

# JEAN BÉRAR

## N O S   A N C E T R E S   B E R A R

### TABLEAU DES FILIATIONS

Pierre BRARD	X	Marie GRANAT 1625 - 1670
Charle BRARD 1667 - 1717	X 1713	Anne MAZUREAU 1691 - 1724
François BERARD 1714 - 1747	X 1740	Marguerite BAUDOIN 1715 - 1786
René BERARD 1741 - 1822	X 1766	Jeanne PIERRE 1739 - 1801
Claude René BERAR 1767 - 1837	X 1794	Adélaïde HENRY 1775 - 1861
François BERAR 1801 - 1845	X 1824	Julie DESGRAVELLES 1806 - 1876
Eugène BERAR 1826 - 1890	X 1858	Aimée EASME de la CROIX 1838 - 1907
André BERAR 1880 - 1953	X 1919	Marguerite de LENS 1883 - 1964
Jean BERAR 1921 -	X 1948	Geneviève MORIN 1923 -
Jean François 1949	-	Marie Dominique 1951
-	-	Marie Christine 1953
-	-	Marie Laure 1955
-	-	Jean Luc 1957
-	-	Pascal 1966

La Havre, mai 1987

## A V A N T P R O P O S

Ayant constaté que j'ignorais tout de mes ancêtres au delà de mes grands parents, je me suis divertit à combler cette lacune. Ce document condense les éléments recueillis ici et là.

Un document "ANNEXES" précise les sources et complète les informations sur la famille. Le numéro qui figure en tête des patronymes est celui de la classification utilisée dans les tableaux.

Les archives anciennes des familles Bélar et EASME de la CROIX ont été déposées en 1952 aux Archives Départementales de la Charente Maritime, où elles sont enregistrées sous la cote ~~4 J 1573~~. 33 J. 18-22.

Au Havre, le 25 mai 1987

Jean Bélar

## SURVOL DE L'HISTOIRE DES BERAR

Le document le plus ancien qui ait été retrouvé, est actuellement l'acte de baptême, à SURGERES, à 30 km de LA ROCHELLE, le 30 janvier 1667, de notre aïeul Charles BERARD, le numéro 256 de la table généalogique. Il est le fils de Pierre BRARD (donc n° 512) et de Marie GRANAT (513). A partir de cet acte, la filiation est suivie sans discontinuité. Avant, seules des hypothèses peuvent, pour le moment, être émises.

Charles Bérard ne restera pas à Surgères. Il partira en 1690 pour ROCHEFORT, à 30 km de là, où six générations de Bérar vivront pendant presque deux siècles, jusqu'en 1880. Au XVIII ème siècle, ils y seront commerçants. Au XIX ème, la plupart seront officiers de marine. Au XX ème siècle, des bouleversements familiaux et sociaux seront à l'origine d'un exode de la région charentaise, mais, jusqu'à cette époque, tant du côté Bérar que des côtés de leurs alliances, le Bas Poitou, l'Aunis et la Saintonge font figure de terroir.

-:--

### LE NOM

L'orthographe des patronymes ne s'est stabilisée qu'au début du XIX ème siècle, avec l'état-civil instauré par la Révolution. Pour nous, avant 1700, le nom est enregistré de façon phonétique dans les documents : BRARD, BERARD, BREARD, peut-être même BARA et BARAU, de sorte que, devant un acte, il est souvent impossible d'être certain qu'il s'agit bien d'un membre de la famille, voire d'un même personnage. C'est une des raisons pour lesquelles il est peu probable qu'on puisse, de façon plausible, remonter beaucoup avant Pierre Brard. L'autre raison est l'extrême rareté des documents avant 1668, année de l'ordonnance royale qui fit sérieusement obligation aux paroisses de tenir des registres.

Pendant tout le XVIII ème siècle, les aïeux n'étant plus illetrés, le nom s'est écrit de façon constante "BERARD", avec un "d" terminal. Pour une raison inconnue, la Révolution l'a décapité du "d", et, depuis, il est fixé en "BERAR".

Son origine est certainement le "BER" germanique, qui signifie "ours", et dont les variantes sont multiples, tant en France qu'en Allemagne. On sait que, dans les débuts de l'ère chrétienne, les invasions ont progressivement éliminé les anciens noms gallo-romains, et que nos ancêtres ont porté un nom unique, presque toujours germanique. Certains l'ont, vers le XII ème siècle, remplacé par des surnoms, liés parfois à la topographie de leur habitat, parfois à une particularité. Notre branche semble, elle, l'avoir maintenu. Peut-être a-t-il été introduit lors des invasions du III ème siècle qui ont atteint la région charentaise vers l'an 276 !

-:-:-

### LES BERCEAUX

Avant le XVII ème siècle, on trouve des Bérard dans toute la France. Ils sont nombreux dans la région Poitou Charente, et semblent présenter des regroupements significatifs le long d'une route romaine qui relie Genève à La Rochelle via Lyon, Angoulême et Surgères. Ainsi, près d'Angoulême, un hameau s'appelle-t-il "Chez Brard", qui porte très probablement le nom du premier défricheur, au moyen-âge, et où, curieusement, on rencontre des patronymes identiques à ceux de l'entourage des Bérard de Surgères.

Notre Pierre Bérard est à Surgères au XVII ème siècle. La branche est vraisemblablement implantée dans les alentours puisque le patronyme figure en 1609 dans le registre de Puyravault à 5 km de Surgères, en 1612 dans celui de Chambon. Un Bérard est, en 1461, maire de La Rochelle.

## S U R G È R E S

Au XVII ème siècle, c'est un gros bourg, centré sur un chateau, entouré d'un pays à peine ondulé, au sol calcaire peu riche, sauf en quelques endroits tels Chambon. Il tire son nom de la GERE, petite rivière qui le longe et se perd quelques kilomètres plus loin, dans des marécages.

La région était alors, en bonne part, recouverte d'une immense forêt, épaisse, hantée tant par des loups contre lesquels des battues étaient organisées régulièrement, que par des bandits qui la trouvaient propice pour dresser des embuscades. Ainsi, un célèbre "compère Guillery" y fût à l'origine de la chanson que les enfants entonnent encore, quatre cent ans plus tard. Gentilhomme, ancien capitaine du Duc de Mercoeur, ce bandit a sévi pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'il soit arrêté, conduit à La Rochelle, condamné à mort et rompu vif sur la roue en 1608. Des Guillery feront partie de l'entourage des Bérard.

Au positif, cette forêt était un paradis pour chasseurs, mais la chasse était un privilège de la noblesse, ce qui n'empêchait pas le braconnage. François 1er y aurait fait une mémorable poursuite de cerfs en 1542. Surtout, elle était ressource en bois : bois de charpente, bois pour les constructions navales de La Rochelle puis de Rochefort, bois de chauffage, charbon de bois pour les forges et autres artisanats.

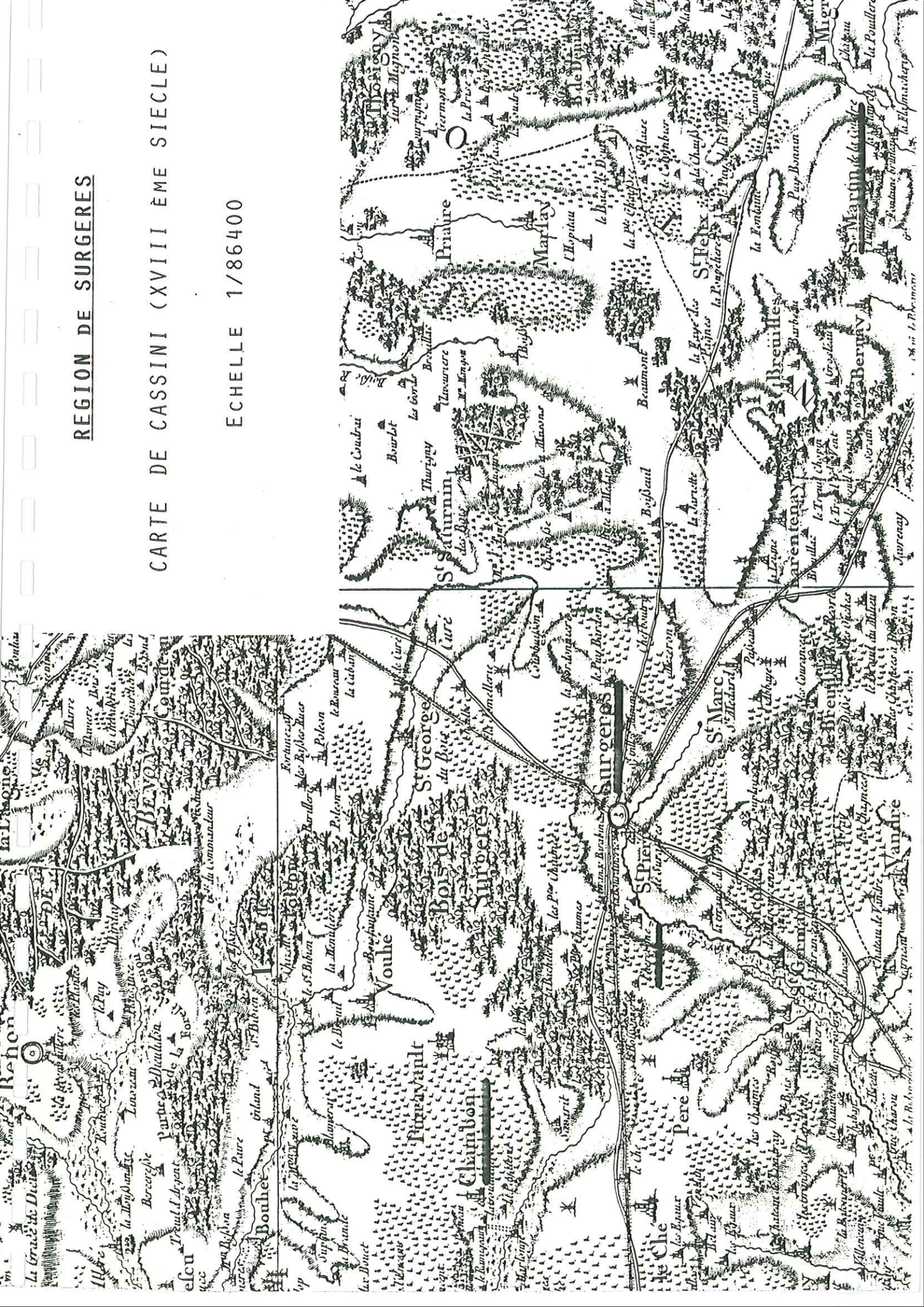
Quant aux champs, défrichés sur la forêt, ils produisaient vignes et "blé", mais ce qu'on appelait "blé" correspond à toutes sortes de céréales : froment, seigle, orge, avoine.

Surgères était à la croisée de plusieurs routes : Niort à Saintes, La Rochelle à Genève etc. Celle-ci était pavée et faisait l'objet d'un trafic intense, de voyageurs, de charrettes de fret, et de marchands qui passaient des Bibles en français dans leurs bagages et répandaient les idées de Luther. Le bourg était un centre commercial, où, en 1700, se tenaient un marché tous les samedis et douze foires par an.

REGION DE SURGERES

CARTE DE CASSINI (XVIII ÈME SIECLE)

ECHELLE 1/86400



## L'HISTOIRE DE SURGERES

L'histoire du bourg était déjà longue lorsqu'y vécut Pierre BRARD. Le chateau existait au X ème siècle, la très belle église romane Notre Dame date du XII ème, et, peu après, deux autres églises furent encore édifiées, Saint Pierre et Saint Gilles. Cette dernière avait acquis la réputation d'être un haut lieu de Foi et de Charité.

Depuis le XIII ème siècle, Surgères, érigée en baronnie, dépendait du Comté de Bénon, dont la Prévôté détenait la justice seigneuriale. De Bénon, il ne reste que les ruines du chateau, mais, providentiellement, la plupart des archives de justice, de 1592 à la Révolution, ont été conservées et sont une source appréciable d'informations sur la vie quotidienne.

La baronnie était, depuis l'an 990, le domaine d'une famille, les Maingot, puis de leurs descendants Fonsèque et La Rochefoucauld.

Au XVI ème et au XVII ème siècle, guerres civiles et guerres de religion marquèrent douloureusement toute la région. Pour s'en tenir aux principaux évènements locaux du seul XVII ème siècle :

- en 1600, plusieurs des prêtres de St Gilles ayant adhéré à la Réforme, l'abbaye fût mise à sac par les catholiques, la plupart de ses archives furent détruites, et elle fit place au couvent des Minimes.

- en 1615, les Rochelais, prenant les armes contre le roi de France, s'emparaient de tous les postes voisins, dont celui de Surgères qui était d'importance stratégique considérable. En effet, La Rochelle formait une presqu'île entre des marais, dont Surgères commandait l'isthme à l'Est.

- En 1616, le Duc d'Epéron tenta de s'approprier le chateau en le faisant occuper par ses troupes.

-En 1627, lors du siège de La Rochelle, le roi Louis XIII séjourna à plusieurs reprises à Surgères. Cette année voit le début de la tenue des registres de ses deux paroisses, Notre Dame et Saint Pierre. Ceux-ci mentionnent de nombreux décès d'officiers ou de soldats du roi.

- après la reddition de La Rochelle, toute la région connut, de 1630 à 1643, des soulèvements populaires, partis des environs d'Angoulême et dûs aux lamentables conditions de vie des paysans. Des bandes armées pillaient les campagnes, tentant de soulever les paysans. Ce furent les "révoltes des croquants et nus pieds", en lesquelles des historiens ont vu les premières tentatives de révolutions prolétariennes. Elles ont été durement réprimées.

- en 1651, lors de la Fronde, eurent lieu à la Rochelle les combats de la Tour de la Lanterne. Les troupes du roi étaient commandées par le comte d'Estissac de la Rochefoucauld, dont les liens avec Surgères étaient étroits. Les hommes de la baronnie ont donc dû constituer une bonne part du régiment d'infanterie qu'il a levé en septembre de cette année.

- Quand, en 1685, Louis XIV abrogea l'Edit de Nantes, il dut craindre un soulèvement, soit à Surgères, soit aux alentours, car il envoya une garnison au château. Sans doute participa-t-elle aux terribles dragonnades qui terrifièrent les protestants de la région, et est-elle pour une bonne part cause des multiples abjurations qui figurent alors dans les registres paroissiaux de Notre Dame et de Saint Pierre.

-:-:-

Les malheurs de Surgères au XVII<sup>ème</sup> siècle ne se sont pas limités aux conflits armés. Trois fléaux les ont complétés, qui sont la soldatesque, les épidémies et les famines.

Les conflits amenaient des troupes, qui, souvent, stationnaient beaucoup plus longtemps que le conflit ne durait.



La soldatesque était indisciplinée, elle vivait sur les paysans, elle réquisitionnait nourriture, logements, corvées, exigeait des femmes. Si elle n'obtenait pas satisfaction, elle pillait, incendiait, torturait, tuait, violait. Officiers et soldats se constituaient un butin de guerre, la "picorée". Conscient du danger que représentaient de telles pratiques pour la France, Richelieu tentât de les maîtriser par des interdictions accompagnées de sanctions draconiennes, mais ce fût plus ou moins peine perdue.

-:-:-

Les épidémies ont, encore à cette époque, fait de terribles ravages. L'été, la chaleur amenait le cortège des maladies intestinales, choléra, dysenterie, qui étaient cause d'une mortalité, surtout infantile, impressionnante. L'hiver amenait les maladies pulmonaires vis à vis desquelles les populations étaient sans défenses. Mais ce furent surtout les épidémies de peste qui terrorisèrent le siècle. Pour Surgères :

- en 1604, une épidémie fût amenée à La Rochelle par un individu qui venait de Niort. Elle y tua une moyenne de 200 personnes par mois, d'aout à novembre, et sévit dans toute la région jusqu'en 1605.

- En 1621, la peste fût introduite par le passage de l'armée royale.

- en 1628, la peste se déclara parmi les assiégés de La Rochelle, elle contamina les assiégeants, se répandit dans les environs puis, progressivement dans toute l'Europe. L'épidémie, très grave, a sévi jusqu'en 1636, avec un paroxysme dans la région en 1632.

- Deux autres épidémies , respectivement en 1652 et en 1694, y sont encore signalées au XVII ème siècle.

La peste présente un aspect terrifiant. On pensait alors que la contagion se faisait par l'air qu'on respirait, en raison de l'odeur abominable, "pestilentielle", que dégageaient les malades, et encore plus les cadavres. On raconte que Ambroise Paré, le chirurgien du roi Henri II, perdit les sens en sentant pour la première fois l'odeur fétide qui s'exhalait d'un bubon ! Pourtant les contemporains étaient peu sensibles aux odeurs.

Quand la peste se déclarait dans une maison, celle-ci était murée avec tous ses occupants, et il leur était fait défense, sous peine de mort, d'en sortir. Ils étaient ravitaillés par un va-et-vient.

*"le mal débute par une fièvre ardente, une grande défaillance du coeur, une enflure de l'abdomen et un flux de ventre continuel et fétide. Au bout de quelques heures, apparaît une extraordinaire douleur de tête qui rend le pesteux frénétique et le pousse à se ruer dans son délire, hors de chez lui, et courre droit devant lui jusqu'à ce qu'il tombe épuisé ... si des gueux le dépouillent, ils mourront à leur tour, seront eux-mêmes dépouillés, et l'infection gagnera ainsi les lieux les plus reculés."*

-:-:-

Le troisième fléau de l'époque était la famine. De multiples facteurs pouvaient l'engendrer :

- d'abord les facteurs climatiques, qui ne pouvaient être compensés par le recours aux régions épargnées.

- également les guerres, les pillards qui prenaient jusqu'aux grains des futures semailles, les fuites des populations, la peste et l'affaiblissement de la main d'oeuvre.

-:-:-

LE PROTESTANTISME

En toile de fond de la plupart des malheurs de Surgères au XVII<sup>ème</sup> siècle, il y a les luttes entre catholiques et protestants. La Rochelle, toute proche, a été, jusqu'à sa capitulation après le siège de 1628, une place forte de la R. P. R. (Religion prétendue réformée). Le Bas Poitou, l'Aunis et la Saintonge sont restés, jusqu'après l'abrogation de l'Edit de Nantes en 1685, à forte implantation protestante. Toutefois les maîtres de la baronnie de Surgères, les Fonsèque, puis les Estissac de la Rochefoucauld étaient, en permanence, demeurés catholiques et fidèles à la royauté, ce qui avait contribué localement à limiter l'influence des pasteurs.

Des protestants, il y en eut dès le milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle. Les commerçants genevois qui empruntaient la route Genève - La Rochelle, en transportant des Bibles dans leurs bagages, y trouvaient des relais. Il y eut en presque permanence des pasteurs. Ils édifièrent un temple, en 1623, qui fût supprimé en 1663 parce que sa construction était postérieure à la promulgation de l'Edit de Nantes.

De ces protestants, il est retrouvé peu de traces : un registre de baptêmes qui couvre les années 1591 à 1608, est conservé aux Archives Nationales. Dans les registres paroissiaux catholiques, les prénoms bibliques, critères d'appartenance à la R. P. R., sont fréquents, ainsi que de multiples mentions d'abjurations, surtout pour l'année 1681, pour laquelle on en décompte 90 à Notre Dame. D'obsèques, il est rarement question car les protestants étaient enterrés dans des "cimetières particuliers", en un coin de leur champ ou de leur propriété.

Il est difficile de se rendre compte du climat qui, à Surgères, régnait entre les communautés catholiques et protestantes. Peut-être y fût-il moins conflictuel qu'en certains autres lieux :

- ainsi la communauté protestante ne semble pas avoir pris fait et cause pour les insurgés de La Rochelle en 1628, car, après la reddition de la ville, elle accueillit fort mal l'ex maire, Jean Guitton, le rendant responsable du désastre et de la mort de milliers de Rochelais, et lui refusant l'hospitalité.

- ainsi, voit-on, dans les registres paroissiaux, d'assez nombreux mariages, ou parrainages, dans lesquels se trouvent réunis catholiques et protestants.

-:-:-

Les conflits religieux ont été sources de drames, mais ils ont certainement contribué à stimuler une évolution et à faire progresser la civilisation.

Ainsi, pour pouvoir inculquer la Bible aux enfants, les protestants attachaient une grande importance à ce qu'ils apprennent à lire. Les catholiques furent contraints de suivre, et les Minimes qui remplacèrent les prêtres de Saint Gilles eurent entre autres missions, l'éducation de la jeunesse. En 1603, ils ouvrirent une école de garçons, gratuite, puis, en 1605, une école de filles. On peut constater que les hommes et les femmes qui savent écrire, augmente progressivement en fréquence, et, qu'à la fin du siècle, la plupart des actes portent le paraphe des intéressés. Dans notre branche, alors que Pierre Brard déclarera ne pas savoir signer, son fils Charles aura une belle écriture, rapide et formée.

-:-:-

## ROCHEFORT

Rochefort représente l'étape suivante des aïeux, de 1690 à 1880, car Charles Bérard s'y est installé comme "charpentier de grosses oeuvres". La ville, le port, l'arsenal ont été créés lors de la seconde moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle car un port de guerre était nécessaire sur la façade atlantique, Brouage s'était ensablé et La Rochelle n'était pas très fiable pour la royauté. Le site de Rochefort fût choisi car la rade était sûre, abritée à la fois des vents du large et des attaques ennemies. De plus les vivres et les bois nécessaires à la construction navale abondaient dans les alentours. Le commentaire suivant est adapté de "L'HISTOIRE DE L'AUNIS ET DE LA SAINTONGE" de J. M. Deveau :

*" ... si la situation était excellente, le site, en revanche était exécrable. Les marais entourent la ville sur un éperon rocheux dont l'altitude n'excède pas 10 mètres. Au nord, une forêt l'abritait des vents, mais elle recevait de plein fouet ceux du sud chargés des miasmes de malaria pendant la traversée des marais. Aucune source d'eau potable n'alimentait la nouvelle ville car on réservait l'unique fontaine à l'approvisionnement des navires.*

*... Dix à douze mille habitants s'entassaient dans des "cayennes", sortes de cabanes en planches ... aucune condition d'hygiène n'était respectée; les miasmes s'exhalèrent avec les odeurs putrides des flaques d'eau stagnante. Pour boire, on tirait des puits une eau salée, de couleur incertaine, à laquelle eaux souillées et résidus des latrines voisines se mêlaient par infiltration. Si l'on ajoute les fièvres venues des marais, on ne s'étonne plus que la ville ait été décimée par les épidémies. La mortalité battit tous les records, en particulier chez les enfants en bas âge....*

*... Les habitants étaient soumis à des corvées. Lors-flotte ennemie menaçait les côtes, on réquisitionnait tout le monde pour les défendre. Ils devaient également hâler les vaisseaux le long de la Charente...*

*La notoriété de Rochefort passa vite les mers. Anglais et Hollandais voulaient détruire cette place où naissait et vivait toute la marine française. Non seulement on construisait des bateaux, mais on formait des marins ...*

La description de l'insalubrité de la ville pendant tout le XVIII ème siècle ne paraît pas exagérée, si en en juge par le lourd tribut que les Bérard lui ont payé : sur les cinq enfants de Charles, seul l'aïeul François a vécu plus de quelques mois. Sur les cinq de François, seul l'aïeul René et une de ses soeurs ont atteint l'âge adulte. Les naissances aussi étaient à hauts risques, car sont mortes en couches la première et la seconde femme de Charles, et la première de René.

Les décès prématurés entraineront des remariages : Charles, veuf de Jeanne Jamet, se remariera avec l'aïeule Anne Mazureau. Lui mourra quatre ans plus tard, et elle, se remariera rapidement. Leur fils François mourra à 35 ans, laissant une veuve qui se remariera. La première femme de René mourra au bout de quelques mois de mariage, et il épousera en secondes noces l'aïeule Jeanne Pierre. Cette instabilité des couples au XVII et au XVIII èmes siècles contraste avec la stabilité des couples qui leur ont succédé, puisqu'aucun remariage n'est intervenu à ce jour chez les Bérar depuis celui de René en 1766.

--:--

#### QUATRE SIECLES D'HISTOIRE

La revue des aïeux Bérar parcourt, lorsque j'écris ces lignes, presque quatre siècles d'histoire :

- le premier identifié, Pierre (512), a dû naître vers 1610 ou 1620, sous la régence de Marie de Médicis, en pleine période des guerres de religions, dans une région qui en fût un des théâtres les plus éprouvés.

- la vie de Charles (256) se superpose au règne de Louis XIV tandis que celle de François s'est entièrement écoulée sous Louis XV.

- René (64), par sa longévitité, a traversé une des périodes les plus tourmentées : Louis XVI, la Révolution, l'Empire, la Restauration. Son fils, Claude, et son petit fils, François ne lui survivront que peu d'années.

- Eugène (8) connaîtra les conquêtes coloniales, la débâcle de 1870, les émerveillements et les crises du début de la civilisation industrielle, le remplacement de la voile par la vapeur, le chemin de fer, etc.

- André (4) verra les conflits sanglants avec l'Allemagne, les débuts et le développement de l'aviation, de l'électricité, de la radio, l'avènement de l'atome.

Aucune de ces vies ne s'est écoulée sans que des crises ne les aient secouées, sans que l'époque n'ait été vécue dans une complète incertitude sur l'avenir. Mais il est curieux de constater que, en dépit de toutes les tragédies, aucun des Bélar de la filiation, depuis le premier repéré, ne semble être mort de façon violente.

Pour la lignée, quatre événements semblent avoir eu une importance majeure. Ce furent :

- d'abord les guerres de religion des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, qui ont été particulièrement cruelles en Aunis et en Saintonge.

- Puis la création du port militaire de Rochefort, qui attira Charles Bélar vers 1690 et fit passer la branche de la paysannerie à la maîtrise et au commerce.

- La Révolution fit accéder les Bélar au Corps des officiers de marine : avant elle, les officiers étaient tous nobles. En 1793, le gouvernement fit appel à des marins roturiers pour les remplacer. Claude Bélar (32) qui était capitaine au long cours, termina sa carrière comme capitaine de vaisseau, et plusieurs de ses descendants firent une carrière d'officier de la "Royale".

- Enfin, la révolution industrielle de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle obligea André à chercher du travail loin du terroir, à Paris. A partir de cette époque, le terroir s'agrandit aux dimensions de la France.

P I E R R E   B R A R D

ET

LES PLUS LOINTAINS ANCETRES

Le premier ancêtre BERAR identifié de façon certaine est actuellement Pierre BRARD, le numéro 512 de la "NOTICE".

Il est situé par divers documents :

- les contrats des mariages de son fils Charles, à Rochefort, en 1702 et 1713, et les actes correspondants sur les registres de l'Eglise Saint Louis de Rochefort.

- l'acte de baptême de Charles, sur les registres de la paroisse Notre Dame de SURGERES :

*"Le 30 de janvier 1667 a esté batisé Charle fils de Pierre BRARD et de Marie GRANAT tenu sur les saints fonts par Mre Charles Besoy et dame Marie Daugé, le St Sacrement administré par moy soussigné COMBAULT prêtre"*

D'autres documents de l'époque apportent quelques informations supplémentaires sur lui :

- de façon constante, il déclare ne savoir signer. En celà, il sera le dernier de la lignée.

- il a dû naître pendant le premier quart du XVII<sup>ème</sup> siècle et il est mort entre 1691 et 1701. Il a donc eu une longévité relativement importante pour l'époque.

- avant d'être marié avec l'aïeule Marie GRANAT, il était marié avec Marie GUESDON, dont il a eu au moins deux enfants : Zacharie, né vers 1654 et mort à 25 ans en 1679, et Louise qui est née vers 1658, a épousé Laurent FAUREAU en 1691, a eu plusieurs enfants et est morte à 55 ans, en 1713.



- Il a été marié ensuite avec l'aïeule Marie GRANAT, avec qui il a eu Charles, l'aïeul (256) en 1667. La famille de Marie Granat semble originaire de Saint Martin de la Coubre, un hameau situé à une douzaine de kilomètres au S. E. de Surgères, hors de la baronnie et du Comté de Bénon. Marie Granat est née vers 1625 et est morte à 45 ans, en 1670.

- Il est laboureur à bras.

- Il est mort entre 1691 et 1701.

- Il semble avoir habité, sur le territoire de la paroisse Saint Pierre, en un lieu dit Chercoigné, car c'est là que sont localisés ses enfants Zacharie et Louise. Les Guesdon habitent tout près, à La Boissonerie.

-:-:-

Au delà des informations qui précèdent, un certain mystère l'entoure :

On peut d'abord se demander s'il n'appartenait pas à la R. P. R.. Plusieurs indices peuvent s'interpréter en ce sens :

- le prénom biblique "Zacharie" donné au fils qu'il a eu de Marie GUESDON, signe une influence, voire une appartenance protestante.

- On constate, dans sa proche famille, un nombre anormal de naissances "illégitimes". Or, à l'époque, la sexualité était encadrée de façon rigide : toutes les études sur ce sujet sont convergentes : la très grande majorité des premiers enfants naissait plus de 9 mois après le mariage. Lorsqu'une grossesse irrégulière intervenait, elle était rapidement régularisée. Dans les registres paroissiaux, la mention "naissance illégitime" recouvre donc presque toujours l'appartenance à la R. P. R. de l'un des parents. Or :

. Zacharie a eu, avec Suzanne Felastre, en 1677, un enfant illégitime. La couple ne régularisera pas la situation; Zacharie mourra deux ans plus tard et sera inhumé à l'Eglise paroissiale. Suzanne épousera le sacristain de la paroisse.

. Louise, la fille qu'il a eue avec Marie Guesdon, a, elle aussi, un enfant illégitime en 1679.

. Marguerite Granat, une soeur de sa seconde femme, après être devenue veuve, aura, elle aussi, de façon illégitime, en 1681, deux jumeaux. La pauvre mourra en couches !

- Les actes de ses mariage, les actes de baptêmes de Zacharie et de Louise, et surtout son acte de décès, sont introuvables sur les registres paroissiaux de Surgères et sur ceux des environs immédiats. Est-ce lié à des lacunes répétées ? A un changement de paroisse ? Ou est-ce le fait d'une appartenance à la R. P. R., dont l'Eglise catholique n'enregistre ni les baptêmes ni les mariages et dont les morts étaient inhumés dans des cimetières particuliers ? Mais on ne trouve nulle part, non plus, de mentions d'abjurations, même pour Louise qui se mariera à l'Eglise paroissiale en 1691, d'ailleurs en présence de son père.

- Dans les registres, il est à plusieurs reprises mentionné "le dit Brard", comme si une incertitude existait quant à sa personne. Son entente avec le clergé était-elle bonne ? Toujours est-il que, en 1670, après la mort de Marie Granat, il figure sur la liste des personnes qui n'ont pas réglé les obsèques.

-:-:-

Une interrogation du même ordre se pose quant à son origine sociale. Il est laboureur "à bras", ce qui le situe dans la moitié sociale inférieure de la population, mais :

- En cette époque de structures sociales figées, lors de laquelle les mariages interviennent entre familles de mêmes milieux, il a d'abord épousé la soeur d'un des premiers notables de Surgères, Clément Guesdon, le sergent royal, dont la femme, Marie Dauger, sera en 1667 la marraine de Charles. Des liens entre Guesdon et Bérard seront encore étroits à la génération suivante.

- Zacharie, le fils, bien que laboureur à bras, semblera jouir d'un certain prestige social car il sera, vers 1675, à plusieurs reprises, parrain d'enfants de notables.

- Le niveau culturel de Charles paraît nettement supérieur à celui des enfants de laboureurs à bras de sa génération : il signe d'une écriture formée, rapide. Il deviendra "maître charpentier" et chef d'une entreprise.

-:-:-

Le statut de laboureur à bras est imprécis. Certains étaient propriétaires de leur terre, qu'ils cultivaient avec leur bras, à la différence des laboureurs "à boeufs". La plupart avaient un statut proche de celui des ouvriers agricoles :

*"... ils devaient, sous peine de perdre le prix de leur journée, vaquer assidûment à leur travail, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans pouvoir employer plus d'une heure pendant les grands jours et une demi-heure pendant les petits jours pour chacun de leurs deux repas qu'ils devaient prendre sur les lieux de leur travail .... Il y avait une place ou un lieu déterminé, où ils devaient attendre qu'on louât leur service et si, après cinq heures du matin en été ou sept heures en hiver, ils étaient trouvés oisifs, ... ils pouvaient être contraints à travailler aux travaux d'utilité publique, sans autre salaire que leur nourriture. Il leur était formellement interdit de jouer aux cartes, aux dés, aux quilles et autres jeux, les jours ouvrables. ... Plusieurs dispositions pourvoyaient à la conservation des récoltes et au respect de la propriété. Ainsi, il était interdit à toute personne d'avoir une vache si elle ne possédait au moins deux quartiers de terre .... La chasse était interdite aux roturiers d'une manière absolue ... etc.*

-:-:-

D'OU VIENT PIERRE BRARD ?

Pierre Brard était-il originaire de Surgères ou de ses environs immédiats ? Il est certain que des Bérard, Bréard, Brard y étaient installés de longue date, mais il y en a dans toute la région, et même fort loin. Sont-ils donc proches parents ? Car il est non moins certain qu'un brassage de population assez important est intervenu au XVII ème siècle, à la suite du siège de La Rochelle et de la persécution des protestants. Nous en aurons un exemple avec les Easme qui, à cette même époque, quitteront La Rochelle pour Fontenay le Comte, puis pour la presqu'ile d'Arvert. Pierre Brard aurait-il été, lui aussi, contraint de s'exiler ? Ou aurait-il été, comme un certain nombre de protestants, amené à s'enrôler dans une troupe, dans sa jeunesse et se serait-il, après, établi à Surgères ? Tout ceci n'est que supposition, mais on peut remarquer que la seule relation qu'on lui connaisse, Clément Guesdon, aurait normalement pu être homme d'arme, avant de devenir sergent royal

Sauf coup de chance, la question de l'origine de Pierre Brard risque fort de demeurer une énigme, car les documents qui couvrent l'époque sont rares et lacunaires, et beaucoup de ceux qui subsistent ont été compulsés. Une annexe à cette notice fera le point des recherches effectuées.

-:-:-

256 CHARLE BERARD 1667 - 1717

Il est né à Surgères, où il a été baptisé à l'Eglise Notre Dame, le 30 janvier 1667, et il est mort à Rochefort le 28 novembre 1717, à 50 ans. Sa vie coïncide donc avec le règne personnel de Louis XIV puisque celui-ci a pris le pouvoir après Mazarin en 1661 et l'a conservé jusqu'à son décès en 1715. Le règne a été marqué par l'absolutisme, par cinquante années de guerres, par des difficultés économiques et, sur le plan intérieur, par la continuation de la lutte contre les protestants avec la révocation de l'Edit de Nantes en 1685.

Charle est également contemporain de la construction du port de Rochefort, commencée en 1665. C'est très certainement l'appel de main d'oeuvre qui l'a fait s'y installer vers 1690, à 23 ans, alors que l'habitat était précaire et sordide, les travaux de salubrité à peine commencés, la mortalité énorme, que les faubourgs étaient surpeuplés et que l'afflux des déracinés entretenait un climat d'insécurité constant. La vie était tributaire des crédits : il y avait alternances de grands travaux et de périodes de stagnation, et, lors de celles-ci, la masse des sans emplois poussait à la révolte.

C'est dans ce contexte qu'il faut le situer. A cette époque de structures sociales figées, il semble avoir gravi des échelons sociaux : né d'un père "laboureur à bras", il devient charpentier, puis maître charpentier de grosses oeuvres, et, en tant que tel, chef d'une petite entreprise qui emporte des adjudications de travaux publics.

C'était donc probablement un homme fort, intelligent et cultivé puisqu'on le voit signer, dès 12 ans, sous le surnom

de "Charlot", avec déjà une belle écriture bien formée, l'acte de décès de son demi-frère Zacharie et le contrat de mariage de son cousin Louis Poinot. Et que, pour accéder à la maîtrise en charpente, savoir faire des calculs relativement complexes, dessiner des épures, rédiger des contrats, était nécessaire.

Comment a-t-il acquis cette culture ? Probablement a-t-il d'abord reçu une éducation élémentaire des prêtres de Saint Gilles qui avaient reçu la mission d'éduquer gratuitement la population pour contre-balancer l'influence protestante. Puis, peut-être a-t-il été remarqué pour sa personnalité et lui a-t-il été donné la possibilité de poursuivre des études ?? En tous cas, tout au long de sa vie, il a certainement bénéficié d'appuis familiaux : on se souvient que la première femme de son père était une soeur de Clément Guesdon, le sergent royal de Surgères. Charle est né la même année que son petit fils, André. Des liens étroits seront constants entre les deux hommes. Or les Guesdon se sont installés à Rochefort vers 1675. André Guesdon y a acquis une position de tout premier plan : il a commencé par prendre la suite de son père Michel comme procureur, puis il est devenu assesseur, conseiller du roy. Il sera en 1717 le premier maire de Rochefort, et y a entrepris de grands travaux. En 1985, une rue porte encore son nom. On verra sa signature sous tous les actes importants, contrats de mariage, adjudications qui concernent Charle Bérard.

La vie des charpentiers était dure. Elle est bien connue car elle a fait l'objet d'un règlement en 1674 : la journée de travail commençait à 7 heures en hiver et à 5 heures en été, et se terminait à 18 heures en hiver et à 20 heures en été, avec une interruption de une heure pour déjeuner et de une demi-heure dans le cours de l'après midi. Les années normales comptaient environ 92 jours fériés. Quant à la discipline, elle semble avoir été de fer.

A 35 ans, Charle épouse la fille d'un charpentier de la marine, Jeanne JAMET, qui apporte 300 livres de dot. Le couple aura trois enfants qui, témoignage de la mortalité infantile effroyable à Rochefort à cette époque, mourront tous en bas âge. Jeanne Jamet mourra elle même en 1711.

Deux ans plus tard, Charle se remariera avec notre aïeule, Anne MAZUREAU. Il a, alors, 46 ans, et elle, 22; elle est la fille d'un marchand de vin, et paraît appartenir à une famille relativement aisée. Elle apporte 400 livres de dot.

Ils auront trois enfants, d'abord l'aïeul Charle-François (le n° 128), né le 4 avril 1714, puis un fils qui mourra à 14 mois, puis une fille dont la trace n'a pas été recherchée. Peut-être, par elle, de lointains cousins subsistent-ils encore.

Charle est mort le 28 novembre 1717, laissant Anne veuve à 26 ans, avec deux enfants en bas âge. Ceux-ci feront l'objet d'une "curatelle" qui désignait leur mère comme tutrice et leur grand père François Mazureau comme curateur.

Anne Mazureau s'est remariée au bout de 11 mois de veuvage avec un aubergiste, Augustin Baslin, veuf lui même, avec lequel elle aura quatre autres enfants. Elle est morte en couches à 33 ans.

128 F R A N C O I S B E R A R D 1714 - 1747

Il est né et est mort à ROCHEFORT. Baptisé à la paroisse Saint Louis le 4 avril 1714, il a été inhumé à 32 ans le 26 janvier 1747. Enregistré sous les prénom de Charles François il signe "François".

Sa vie s'est donc déroulée entièrement sous Louis XV, à une époque qui, certes, a connu des crises, mais a été nettement moins agitée pour la France et pour Rochefort que celle du règne de Louis XIV. En dépit de périodes de tension avec l'Angleterre, les ports militaires ont perdu une bonne partie de leur activité, et, avec la tonalité de marasme économique, à maintes reprises des retards dans les règlements des salaires y ont entraîné la misère.

Néanmoins, pour Rochefort, progressivement la salubrité de la ville s'est améliorée. Les rues ont été pavées, rendant les épidémies intestinales moins fréquentes. La peste et la variole n'ont plus fait leur apparition. La vie est devenue moins précaire. Pourtant la ville est restée longtemps plus insalubre que les autres villes de France : en 1740, la probabilité de vie à la naissance y était de 18 ans au lieu de 32 ans.

-:-:-

Charles François a perdu très tôt son père - il avait 3 ans. Sa mère s'est remariée rapidement avec un aubergiste, Augustin BASLIN, et, de lui, a eu quatre autres enfants. Elle est morte en couches, alors qu'il n'avait pas encore 10 ans, en janvier 1724. Il a été émancipé à 14 ans.

Il est entré dans la boulangerie. Encore apprenti en 1737, il est maître en 1741. Le pain étant l'aliment essentiel de l'époque, la profession est règlementée par des statuts de 1680. Ces statuts accordent des privilèges et imposent des contraintes.



Ainsi :

*"Nul ne peut être reçu Maître boulanger s'il est entaché d'un mal qui puisse se communiquer ... Il faut prendre garde qu'il y a des ouvriers dont la transpiration est si infecte ou l'haleine si mauvaise qu'ils gâtent le levain ... la propreté est essentielle ..."*

Par contre, nul n'a le droit, en dehors d'eux, de faire du pain, même pas un particulier, pour sa consommation personnelle. Avoir un four pour en cuire, est prohibé et risque de conduire à de lourdes amendes.

De François, on ne connaît que la signature, d'une écriture plus hésitante et moins formée que celle de son père.

Il a épousé Marguerite BAUDOUIN le 17 janvier 1740 à l'église du vieux bourg de Rochefort, Notre Dame. Elle est la fille de Jacques BAUDOUIN, un maître boulanger qui joue un rôle important dans la paroisse, dont il sera élu "marguillier", et dont la signature apparaît sur de nombreux actes.

Les Baudouin étaient probablement des amis des Mazureau. Ils avaient de très nombreux enfants. Au baptême de l'un d'eux, François Bérard est le parrain, tandis que sa future femme, Marguerite, est la marraine. Peut-être travaillait-il alors dans leur boulangerie.

François et Marguerite auront cinq enfants. Seuls, l'aïeul René, et une fille, Marie Anne, qui mourra célibataire à 23 ans, atteindront l'âge adulte.

François est mort à 32 ans, le 26 janvier 1747, six jours après la naissance de Marie Anne. Sa femme s'est, en dépit de l'opposition du père Jacques BAUDOUIN, remariée rapidement avec un garçon boulanger beaucoup plus jeune qu'elle, dont elle aura encore six enfants, sera de nouveau veuve en 1773, et mourra à 72 ans, à Rochefort, le 5 décembre 1786.

64 RENÉ BERARD 1741 - 1822

Il est né à ROCHEFORT, où il a été baptisé à l'église Saint Louis le 9 novembre 1741, et il est mort, toujours à ROCHEFORT, le 23 avril 1822, à 81 ans. Sa longévité lui a valu de traverser une période critique de l'histoire de France.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

LA FIN DE LA ROYAUTE

Sa vie s'écoule d'abord sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Rochefort présentait alors plusieurs particularités, liées au port militaire, à l'arsenal et au centre de constructions navales.

- la concentration d'ingénieurs, d'officiers, de médecins y entretenait, surtout dans la bourgeoisie, un niveau intellectuel et culturel très au dessus de celui de la plupart des villes de province. L'époque était celle des explorations de la planète et c'est de là qu'en sont parties plusieurs.

- mais un climat d'insécurité était devenu la conséquence de l'importance de la base : elle était le point de mire des anglais, et ceux-ci tentèrent à plusieurs reprises de la détruire. Ainsi, en 1757 et 1758, l'ennemi débarqua sur l'île d'Aix, en pleine rade, et en rasa les installations.

- lorsque les menaces s'éloignaient, l'arsenal et la marine faisaient les frais des difficultés économiques. La population se trouvait privée d'emplois, réduite à la misère et tentée de se révolter.

Les BERARD étaient une famille de boulangers. François, le père de René, les grands parents Baudouin, Jacques Sanson, son beau-père, des cousins, des oncles, l'étaient. On a l'impression que la famille monopolisait plus ou moins ce commerce dans l'agglomération. Or, il était particulièrement sensible à la situation économique du moment :

- pendant les récessions, le pain prenait une importance vitale, les boulangers étaient, à tort ou à raison, accusés de spéculer sur la misère, dénoncés comme coupables d'accaparement et objets de la vindicte populaire. Ainsi, le cousin Ayraud eut un jour sa boutique envahie, livrée au pillage, et lui même ne dût son salut qu'au sang-froid d'un brigadier de la maréchaussée qui, sabre au poing, fendit la foule compacte et arriva assez à temps pour le délivrer alors qu'il était déjà présenté devant la bouche béante de son four allumé.

- paradoxalement, en périodes d'expansion économique, auxquelles correspondaient des afflux de main d'oeuvre, donc de population à nourrir, les boulangers étaient contestés car ils étaient en trop petit nombre pour fabriquer le pain nécessaire à tous les consommateurs, ceci en raison des règlements sur la maîtrise qui fixaient les effectifs. Sans doute profitaient-ils financièrement de la situation, mais l'époque, qu'elle soit d'expansion ou de récession, n'était jamais de toute tranquillité.

-:-:-

### LA REVOLUTION

René BERARD avait atteint la cinquantaine lorsqu'éclata la Révolution, au cours de laquelle Rochefort fût particulièrement éprouvé. Elle a bouleversé la société et a été vécue tragiquement, dans un climat d'angoisse intense, tant à cause de la disparition de toutes les structures, politiques, sociales, religieuses, voire

familiales, qu'à cause des dénonciations, incarcérations et exécutions plus ou moins sommaires. Les lignes qui suivent sont adaptées de l'HISTOIRE DE L'AUNIS ET DE LA SAINTONGE, de Deveau.

" ... La Convention ...envoya à Rochefort deux représentants énergiques, mais sans scrupules : le journaliste Laignelot et le dramaturge Lequinio. Aussitôt arrivés, ils établirent un Tribunal révolutionnaire. Le mutisme cloua tout le département, tandis qu'on élevait la guillotine, surnommée "Justice du Peuple" sur la place de la Liberté.

Le tribunal ne chôma pas : 182 jugements et 54 exécutions en un an. Il commença par les officiers de l'APOLLON et du GENEVEUX, puis on déféra les suspects politiques .... on ne pardonnait aucune faute, le citoyen Rivière paya de sa vie une livraison de bougies médiocres à la marine ...

La chasse aux prêtres s'organisa. On traquait surtout les insermentés et fort peu échappaient à la mort. Les plus heureux restaient enfermés sur les "pontons de Rochefort", navires négriers ancrés en rade. Petit à petit arrivaient des prêtres arrêtés dans toute la France. Serrés comme "harengs en caque", ils n'étaient pas nourris et leurs vêtements en lambeaux ne les protégeaient plus du froid. Sur les 1.000 embarqués au début de 1794, 374 survivaient en octobre.

L'anéantissement du clergé s'accompagnait d'une action psychologique de déchristianisation. Les églises furent transformées en temples de la Vérité .... on espionnait ceux qui, le dimanche, ne travaillaient pas et allaient au café "en beaux habits". Le 21 novembre, dans un immense autodafé, les Rochefortais jetèrent au feu quelque 6.000 livres pieux au milieu des acclamations et des chants révolutionnaires ...."

-:-:-

### L'EMPIRE

René BERARD avait dépassé la soixantaine lors de la proclamation de l'Empire. La tonalité tourna alors, pour Rochefort, au marasme. La guerre avec l'Angleterre entraîna un blocus que, pratiquement, aucun de nos navires ne réussit à forcer. Dans l'arsenal délaissé, les carcasses des vaisseaux achevaient de pourrir, tandis que la ville ressemblait de plus en plus à un bouge.

LA VIE DE René BERARD

Il avait 5 ans lorsqu'il perdit son père. A l'exception de Marie Anne, tous ses frères et soeurs sont morts prématurément. Sa mère s'est remariée, et celui qui fût son jeune beau-père (il avait seulement 17 ans de plus), a été nommé son tuteur. Il lui donna six demi-frères et soeurs. Tous les enfants semblent avoir reçu une bonne éducation, car les signatures retrouvées sont d'une écriture formée et rapide. La famille fréquentait d'ailleurs des notables, si on en juge par les témoins lors des mariages.

A 24 ans, le 6 mars 1765, il s'est marié avec la fille du mari de sa tante Jeanne Baudouin, Françoise LE TROU, mais cette jeune femme est morte très peu après.

Un an plus tard, il s'est remarié avec notre aïeule, Jeanne PIERRE (65), à l'église Saint Louis de Rochefort, le 2 juin 1766. L'assistance, nombreuse, composée surtout de commerçants, le montant de la dot de la jeune femme (2.340 livres), forment des signes de la situation sociale de la famille.

Le couple paraît avoir eu six enfants, dont seul l'ainé, l'aïeul Claude René, paraît avoir fait une carrière brillante.

Jeanne PIERRE est morte à 62 ans, à ROCHEFORT, le 17 Thermidor an VII. Son mari lui a survécu 23 ans, sans s'être, semble-t-il, remarié. Il est mort à son domicile, 120 rue des Fonderies à ROCHEFORT, le 23 avril 1822, à 80 ans.

Il est à noter que cette génération est la plus ancienne d'où pourraient être issus des cousins "Bérard". En effet, les précédentes n'ont pas laissé de descendants mâles autres que les aïeux directs.

## 32 CLAUDE RENÉ BERAR 1767 - 1837

Fils aîné de (64) René BERARD et de Jeanne PIERRE, il est le premier des BERAR dont le nom, après la Révolution, ait été enregistré sans "D" terminal. Né à Rochefort le 12 avril 1767, il a été baptisé à la paroisse Saint Louis. 70 ans plus tard, le 12 décembre 1837, ses obsèques y seront célébrées.

### LE CONTEXTE

Sa vie active commence sous Louis XVI, elle traverse la Révolution et l'Empire et est interrompue, pour des raisons politiques, avec la Restauration. Pour le marin qu'il a été, les événements principaux furent le remplacement des officiers nobles par des roturiers et les hostilités quasi permanentes avec l'Angleterre. Dominés sur mer par l'ennemi, les marins français ont connu plus d'épisodes douloureux que de belles heures.

### LE MARIN

Sa carrière a été brillante :

Il embarque en 1777 comme mousse sur une frégate, il n'a que dix ans ... L'année suivante, la guerre est déclarée contre l'Angleterre et il connaît son premier combat naval, victorieux puisque son navire capture "le corsaire LE VAILLANT après trois heures de combat et conduit le dit corsaire à Rochefort".

En 1785, la paix est revenue. Il songe à devenir pilote de Rochefort, et il lui faut, pour celà, accumuler de la navigation. Il embarque comme lieutenant à la traite du nègre, il a tout juste vingt ans.

LE NEGRIER

A Rochefort, un négociant, François Hébré, vient d'obtenir le privilège exclusif de faire le commerce sur la côte d'Afrique, depuis l'embouchure de la rivière Formose jusqu'au point le plus avancé dans les terres où il pourra pénétrer à l'intérieur du pays, en remontant par les rivières Bénin et de Wher, ainsi qu'à transporter aux îles françaises d'Amérique, les nègres et marchandises qui en proviendront.

Claude René embarque sur ses navires, le COMTE D'HECTOR puis le PREVOT DE L'ANGRISTIN, il fait ainsi trois campagnes qui introduisent chacune quelque six cent à sept cent esclaves à Saint Domingue ... toutefois ces chargements ne sont pas de très bonne qualité, car ils proviennent d'une région où sévit la malaria ....

L' "HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE" de Gaston Martin permet d'imaginer ce que fût pour lui cette époque, en se gardant toutefois de l'interpréter avec nos mentalités :

*"....en 1785, le séculaire trafic, momentanément interrompu, reprend et 105 navires totalisant 37180 tonneaux - soit un peu plus de 350 tonneaux chacun, en moyenne, arment en France pour l'Amérique via les côtes d'Afrique et emmèneront plus de 25000 captifs vers l'esclavage.*

*... De toutes les entreprises de mer, c'est la plus complexe. Du point de vue maritime, le voyage est le plus long car il est "circuiteux", avec une double escale des côtes d'Afrique et des Iles.... Le capitaine négrier doit être un négociant avisé, un économiste attentif, le cas échéant, un chef de guerre; de son sang froid et de son autorité dépendent souvent le sort de l'expédition, sa vie et celle de son équipage; aussi a-t-il besoin d'un état major sélectionné. ... il doit avoir une connaissance précise des sites de traite .... trafiquants endurcis par les périls, ils sont à peu près insensibles aux souffrances de la cargaison, mais rien n'est moins exact que de les prendre tous pour de vulgaires brutes. La plupart apparaissent, à travers les rapports de mer et les inventaires après décès, comme sensibles, à terre ou aux escales, aux raffinements de la civilisation et de la coquetterie.*

.... les risques étant élevés, les soldes sont hautes; les lieutenants perçoivent de 50 à 100 livres, le second de 80 à 150, le capitaine de 100 à 250 livres. A la solde s'ajoute le bénéfice du "port permis" et de la pacotille : 3 ou 4 nègres pour le capitaine, 1 pour les lieutenants, et, en fait, beaucoup plus. Les gains représentent souvent bien plus que la solde de base.

... la situation des captifs est lamentable. Privés de liberté, ils subissent le déchirement d'être coupés de toutes leurs racines, séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Leurs conditions de vie à bord sont terribles. La préoccupation essentielle du capitaine consiste à loger le maximum d'individus à bord. Les captifs enchaînés, couchés la plus grande partie du jour et toute la nuit, sont soumis à une discipline de fer. Les tentatives de rébellion sont fréquentes. S'ils parviennent à sortir en masse de leur enceinte, ils massacrent parfois tout l'équipage. Celui-ci multiplie donc les précautions : surveillance des issues, entraves permanentes, visite des fers tous les jours. Les marins de la traite, toujours sur le qui-vive, menacés de massacre au moindre relâchement de surveillance ou de sévérité, deviennent très vite impitoyables, pour ne pas dire, barbares.

... Les nègres, considérés comme du bétail, sont marqués à l'estampe : c'est une mince lame d'argent, portant la marque du navire. L'opérateur la fait chauffer et l'applique sur la peau. La marque paraît en relief et ne s'effacera jamais.

... Toutefois les cruautés systématiques et inutiles demeurent en fait des exceptions. Elles nuiraient au bon état de la cargaison dont il faut absolument maintenir la valeur de revente aux Iles..."

#### L'OFFICIER DE MARINE

En 1792, Claude René passe son brevet de capitaine au long cours. Il ne l'a guère utilisé car la République, n'ayant pas confiance en les officiers de marine, presque tous nobles, ouvre des concours pour les officiers de commerce. Il passe avec succès celui du 11 novembre an I, aux Sables d'Olonne. Enseigne à 25 ans, lieutenant de vaisseau à 26, capitaine de frégate à 30 ans, capitaine de vaisseau à 41 ans, il aurait eu une carrière brillante s'il n'avait été mis à la retraite en 1815, à 47 ans, pour des raisons politiques.

162 mois de services en temps de guerre l'ont amené à prendre part à de multiples opérations dont son dossier de la marine fait état :



"1794 : lieutenant de vaisseau à bord du vaisseau LA CONVENTION, faisant partie de la malheureuse croisière d'hiver, resté à la mer 34 jours sans gouvernail, rentré à Lorient coulant bas d'eau et manquant totalement de vivres"

"1801 : capitaine de frégate à bord du vaisseau LE HEROS, faisant partie de l'armée expéditionnaire à Saint Domingue ... expédié pour s'emparer de Saint Marc, combattu plusieurs heures avec la force de cette place, obligé d'abandonner ayant le feu à bord à deux fois différentes et plusieurs hommes de tués et blessés. Ramené en France le général Toussaint et sa famille"

"1805 : faisant partie de l'escadre du C. A. Allemand, capturé plusieurs bâtiments anglais parmi lesquels le vaisseau LE CALCUTTA le 26 septembre 1805"

"Mis sous voile en rade de l'île d'Aix les premiers jours de janvier 1808, trouve un moment favorable pour tromper la vigilance de l'escadre anglaise. Fait route sur Toulon où la division est arrivée après avoir capturé quelques bâtiments anglais"

"1809 : en mission très délicate à Alger, commandant le brick LE REQUIN, le capitaine BERAR livra combat à une corvette anglaise de beaucoup supérieure en force; après six heures de combat, il fut assez heureux pour la désarmer et lui mettre un grand nombre d'hommes hors de combat ..... quatre vingt jours après son départ de Toulon, après avoir rempli sa mission et avoir capturé quatre bâtiments ennemis, il fut pris par la frégate LA VOLAGE à l'atterrage de Monaco .... à la pointe du jour, il s'était trouvé à une petite lieue sous le vent de cette frégate qui, à trois heures après midi, s'étant approchée à demi portée de pistolet .... le capitaine Bélar se trouvant désarmé et harcelé par le feu de l'ennemi qu'il éprouvait depuis midi ... l'obligea de se rendre. Le 9 mars 1812 le capitaine Bélar rendit compte devant un conseil de guerre des événements de sa campagne, il fût acquitté honorablement. Le ministre a daigné récompenser ses services en le nommant chef des mouvements du port de Rochefort en attendant qu'il soit échangé"

"prisonnier de guerre en Angleterre du 29.7.1808 au 4.12.1811"

"1814 : ... dans le petit nombre des capitaines de vaisseaux présents dans l'arrondissement, celui qui me paraît le plus capable est le capitaine Bélar. Vous connaissez, Monseigneur, ses moyens et ses talents nautiques. J'avoue que si les fonctions de chef des mouvements consistaient à parler et à écrire correctement, il n'obtiendrait pas la préférence; mais l'essentiel est d'agir. Sous ce rapport, il la mérite par son zèle et par son activité. Il a d'ailleurs toutes les connaissances pratiques qui font un bon marin et qui sont particulièrement nécessaires à un officier des mouvements. J'ai reconnu de plus en lui l'esprit d'ordre et d'économie que je désirerais dans tous mes coopérateurs. Le service pour lequel je le propose lui est familier. Il est parfaitement instruit des opérations du port et de la rade, il est dans la force de l'âge et propre à commander un vaisseau (du Préfet maritime au Ministre de la marine). --

Il est donc nommé chef des mouvements du port, mais le poste est convoité. Après la chute de l'empereur, intrigues et bouleversement politique font qu'il sera mis à la retraite, probablement parcequ'il est issu d'un recrutement lié à la tourmente révolutionnaire. Il subira cette mise à l'écart comme une injustice profonde, qui lui cause un préjudice pécuniaire important, et il s'insurgera contre elle par de multiples démarches auprès du nouveau ministre. Rien ne fera pour qu'il soit re-intégré. Tout au plus lui sera-t-il octroyé une pension de 2400 francs et une nomination de chevalier de l'ordre militaire de Saint Louis.

#### VIE FAMILIALE

Ainé de six enfants, il quitte dès dix ans le foyer des parents pour embarquer comme mousse. Il semble avoir ambitionné de devenir pilote du port de Rochefort, ce qui lui aurait permis de concilier vie de marin et vie de famille, mais les évènements en ont décidé autrement.

Il est à Brest en 1794 lorsqu'il y épouse une jeune fille, elle aussi de Rochefort, Marie Thérèse HENRY. Leur lune de miel n'a pas été longue, car LA CONVENTION sur lequel Claude René est embarqué, appareille peu après pour la "malheureuse croisière d'hiver" mentionnée ci dessus. On peut imaginer les angoisses de la jeune femme, en début de grossesse ... Quelques mois plus tard, le couple s'installe à Rochefort, il y a eu cinq enfants dont nous verrons les destinées en annexes. L'ainée, Jeanne Clémentine, est née après dix mois de mariage alors que son père naviguait en Orient. Elle a été baptisée Jeanne, du nom de sa grand-mère Jeanne PIERRE, ce probablement à l'Eglise Saint Louis mais les registres qui permettraient de s'en assurer, ont disparu.

En 1808, Claude René sera fait prisonnier. Sa femme aura une nouvelle fois, seule, la charge des cinq enfants dont l'ainée a 13 ans et la dernière, tout juste un an.

Quatre ans plus tard, à son retour, les longues séparations seront terminées. A 47 ans, il sera en retraite et quand il mourra, à 70 ans, le couple aura 43 années de mariage, ce qui est, pour le moment, le record de longévité de tous les couples ancestraux Bérrar. Sa femme lui survivra 24 ans, elle mourra à 86 ans, en 1861.

D'elle, très peu d'informations nous sont parvenues. Son écriture, qui apparaît dans la rédaction d'un acte, est celle d'une femme cultivée et énergique. Son père, sous commissaire de la marine, est mort alors qu'elle n'avait pas deux ans. Sa mère s'est remariée avec un autre officier d'administration, Jean Baptiste ESMEIN, dont elle a eu des enfants. De Rochefort où ils vivaient, ESMEIN avait été promu lors de la Révolution, par le Comité de Salut Public, et muté à Brest, comme agent maritime.

Le couple Claude René et Marie Thérèse semble avoir connu une bonne entente. Dans une lettre de 1824, lui parle d'elle, qui a 49 ans, en termes affectueux :

*" ... notre santé se montre toujours aussi bonne si nous en exceptons ta bonne mère qui se trouve indisposée depuis quelques jours des fortes chaleurs que nous éprouvons; cette disposition tient plutôt à son état qui, depuis deux ans, la rend souffrante parfois .... "*

En tous cas, la cohésion paraît avoir été constante entre les ménages des enfants et celui des parents, et on peut penser que l'ancien négrier, l'homme de guerre endurci que fût Claude René, a été, dans le cadre familial, un mari et un père tendre, préoccupé de l'avenir de ses enfants, inquiet pour eux, mais tolérant

Bien connu en tant que marin, et en tant que père, Claude René l'est moins quant à ses opinions et positions religieuses ou politiques.

Si, à 20 ans, il a été négrier, puis, à 24, a fait partie de la Société des Amis de la Constitution, est-ce significatif de sa personnalité ? Elle semble plutôt caractérisée par un certain conformisme et le respect des structures politiques en place qui ont fait de lui un homme poussant le devoir jusqu'à l'héroïsme, plutôt qu'un partisan convaincu des causes pour lesquelles il combattait. La patrie représentait une valeur pour lui. En fût-il autant de la religion ? En tous cas, il est mort "muni de tous les sacrements de l'Eglise".

Par sa valeur, il a su profiter des circonstances souvent adverses, et, de tous les Bérar qui sont connus, il est probablement celui qui a infléchi le plus la destinée sociale de la branche.

-:-:-

A N N E X E S

ANNEXE I : Sources de documents

ANNEXE 2 : Ascendance de Marie Thérèse HENRY.

ANNEXE 3 : Descendance de Cl. René BERAR et de M. Thérèse HENRY.

## 16 FRANÇOIS EUGÈNE BERAR 1801 - 1845

Il est né à Rochefort le 23 Floréal an IX (14 mai 1801), et y est mort le 16 décembre 1845. Il est le troisième enfant de Claude René et de Marie Thérèse HENRY.

Il a laissé beaucoup moins de traces que son père ou que ses frères et soeurs, en raison d'une personnalité médiocrement affirmée. Selon son père qui cherche à l'appuyer pour lui procurer une situation dans la marine, il est, à 17 ans, "studieux, de constitution peu robuste et préfère la vie sédentaire et le travail assidu ...". Il entre dans la marine comme commis et il terminera sa carrière comme sous-commissaire. Selon son dossier, en dépit du soutien de son beau-frère amiral, il "manque de la capacité nécessaire à un avancement".

Une photographie de lui, aux environs de la quarantaine, le montre petit et chétif. Sa signature, au bas de l'acte de baptême de son neveu Charles de Freycinet, est laborieuse et appliquée.

Il semble n'avoir jamais été embarqué, sauf pour rejoindre ses postes. En 1820, la marine l'envoie en station prolongée à l'île de Bourbon (La Réunion), où, comme par hasard, se trouve sa soeur Clémentine, dont le mari est alors adjoint du gouverneur. Au bout de quelques mois, le climat affaiblit sa santé. En 1827, il rentre en France et occupe divers postes sédentaires à Rochefort. En 1845 sa santé devient "profondément altérée". Il meurt en fin d'année à son domicile du 131 de la rue Saint Pierre.

A la Réunion, il épouse le 24 août 1824, à Saint Denis, une créole - c'est à dire une jeune fille de souche européenne, née dans l'île - de 18 ans, Marguerite Julie DESGRAVELLES. On peut supposer que le mariage a été combiné par Clémentine car les deux mariés avaient l'un et l'autre des problèmes d'infériorité

qui, d'une certaine façon, se compensaient : lui, sur les plans physique et intellectuel, et elle par ses origines : sur deux générations, mère comme fille n'étaient pas issues de couples unis normalement. En effet, Marguerite Julie, bien qu'adoptée à 11 ans par un oncle paternel, était "fille naturelle", tout comme sa mère, Andresse DESGRAVELLES, qui avait été reconnue par son père seulement lorsqu'elle avait 12 ans. Mère comme fille appartenaient pourtant à la "bonne" société de l'île : André DESGRAVELLES était capitaine, commandant au régiment de Bourbon, son frère qui adopta Marguerite Julie, était officier de marine. Et Andresse épousa, après la naissance de Julie, un médecin de l'île, Alexis RIVIERE de CHAZALON, qui, coïncidence ? était originaire de Montélimar, tout comme Louis Henry de FREYCINET, le mari de Clémentine.

Ces naissances, à situer dans le contexte d'une île à la fois paradisiaque et difficile, où les mœurs sont relâchées, ne semblent pas avoir perturbées l'insertion du jeune ménage qui était installé chez le Docteur Rivière et avait des relations très étroites avec le ménage de Clémentine. Et chacun d'eux aura un fils à peu près à la même époque.

La colonie française était surtout composée des planteurs pour qui l'argent était la préoccupation principale. Ils édifiaient de grosses fortunes avec la canne à sucre, cultivée par des esclaves noirs dont le régime inhumain battait encore son plein. Le moindre européen avait des serviteurs dont le prix d'achat était très inférieur à celui du loyer de leur maison. C'est peut-être ce qui, avec le climat, engendrait la proverbiale "indolence créole".

En 1827, la famille va s'installer à Rochefort. Il paraît peu vraisemblable que le voyage n'ait constitué, pour Marguerite, une dure épreuve. Elle avait toujours vécu à Bourbon, elle y laissait sa famille, elle devait affronter une traversée longue, pénible et périlleuse. Fortuitement, le futur beau-père de son fils, EASME, a fait, à la même époque, un voyage identique, peut-être le même, en tant que lieutenant de vaisseau à bord d'un

transport de la marine. Il relate ainsi les 82 jours qu'ils ont mis pour joindre la Réunion à Rochefort, par le large de Bonne Espérance :

*".... la rade de Saint Denis est ouverte à tous les vents ... pour embarquer, il faut choisir l'embellie d'une lame pour s'abandonner aux échelles de corde qui pendent aux extrémités ... le tout est en mauvais état et au moindre mauvais temps la communication est défendue ... "*

*"... la mer fortement agitée s'est fait payer sans exception le tribut que tout étranger doit à son empire; moi-même, je n'ai pu tenir à cette odeur fétide répandue dans toutes les parties du bâtiment et aux efforts de vômissement de ces malheureux étendus sur le pont malgré le froid et une pluie abondante...."*

*"... depuis deux jours nous ressentons la chaleur et les calmes de l'équateur et par surcroît d'ennui et de malaise, une forte houle nous tient dans un balancement continu qui ne permet pas de renouveler l'air de nos chambres ..."*

Arrivés à Rochefort, ils s'y installent. La famille BERAR s'y trouve. Le climat social est celui d'une petite ville de province fermée où le monde s'observe sans complaisance. La région n'est pas belle. En dehors de La Rochelle, à une trentaine de kilomètres, elle offre peu de ressources et, jusqu'à l'ouverture de la ligne de chemin de fer, vers le milieu du siècle, Paris et Bordeaux sont à plusieurs jours de voyage.

Lui a vu le climat de Bourbon altérer sa fragile santé. Seul de la famille, il est subalterne, alors que son père, son frère, ses beaux-frères sont officiers supérieurs ou amiraux. Ses ressources pécuniaires sont limitées, sa femme est créole, qui plus est, fille naturelle, coupée de ses racines. Le train de vie, le service ne peuvent être comparés à celui qu'ils connaissaient à Saint Denis. N'ont-ils pas été souvent mis à distance et objets de vexations ? Quelles ont pu être l'atmosphère familiale, les adaptations, l'éducation des enfants ?

Deux autres enfants y sont nés. Le milieu familial ne devait pas être très stimulant car seul l'ainé, notre aïeul Eugène, manifestera des aptitudes. Le second, Alexis, entré dans la marine, restera matelôt toute sa vie. Il se mariera, aura deux enfants, qui étaient donc les cousins germaines de mon Père .... celui-ci, comme s'il en avait eu honte, ne les a jamais évoqués devant moi et je ne les ai découverts qu'à travers des documents.

Et une fille, Juliette, à 25 ans, fera un mariage lamentable, digne d'un roman de Balzac, et n'aura pas d'enfants.

François Eugène mourra à 45 ans, après avoir été envoyé en cure "aux eaux". Il sera inhumé à Rochefort. Sa femme lui survivra une trentaine d'années. Elle est morte à Rochefort le 15 avril 1876, à 70 ans.



## 8 EUGÈNE BERAR 1826 - 1890

Il est mon grand-père, je ne l'ai pas connu mais j'ai souvent entendu parler de lui.

Né à La Réunion en 1826, il en est parti avant qu'il n'ait deux ans pour Rochefort où son enfance et son adolescence se sont déroulées, et où se trouvent tous les membres de la famille Bérar. Mais son foyer propre a des ressources pécuniaires réduites, est composé d'un père de santé précaire et d'aptitudes limitées, d'une mère déracinée, d'un frère et d'une soeur peu intelligents. Il ne pouvait pas ne pas le comparer à ceux de ses grands parents, oncles et tantes, qui étaient de personnalités de valeur, occupant des situations de premier plan. La cohésion familiale étant constante, lui étant intelligent et vigoureux, il fût soutenu et une recommandation pour qu'une bourse lui soit attribuée, lui permit d'entrer à 16 ans à l'Ecole Navale.

Là, ses professeurs évoquent "un sujet robuste mais dont la conduite laisse toujours beaucoup à désirer ... qui apporte à ses études pareil esprit de dissipation ...", qui s'intéresse à la pratique (manoeuvre, instruments nautiques), plus qu'aux notions théoriques telles mathématiques et astronomie.

Puis, pendant une quinzaine d'années, il mènera la vie d'officier de marine peu fortuné mais auréolé de prestige, et sans charges familiales. Peut-être a-t-il pris alors, en compensation des privations de son enfance, le goût d'un train de vie qui, ultérieurement, ne sera plus compatible avec la charge d'un foyer.

Il est pendant longtemps très bien noté : "du zèle et du commandement, observe et calcule bien ... conduite, santé, moralité bonnes, très apte à toutes les branches du métier ... cet officier est actif, intelligent, il a beaucoup navigué" ... "quoique d'un caractère peu léger et même un peu difficile, est un bon officier qui tient bien son bâtiment ..."



Eugène BERAR  
Officier de Marine  
1826 - 1890

LA GUERRE DE 1870

En 1870, il a 44 ans et est capitaine de frégate. Intervient la guerre franco-allemande, la déroute française, le siège de Paris. Une armée est reconstituée au sud de la Loire par le ministre délégué à la guerre, le baron de Freycinet, dont il est cousin par alliance, par sa grand-tante Clémentine. La marine est sans mission. Sur sa demande, il rejoint cette armée : "le choix de l'arme m'est indifférent ... depuis vingt ans j'ai l'habitude du cheval". Le 12 octobre, il est nommé colonel commandant la deuxième Brigade du XVI<sup>ème</sup> Corps. Le 15 novembre, il est nommé général de brigade commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade de la 1<sup>ère</sup> Division. Le 15 février, on lui confiait le commandement de la Division devenue XVI<sup>ème</sup> Division du XVI<sup>ème</sup> Corps.

*"Le 13 décembre 1870, il fût mis à la disposition du général Guipratte commandant le XVII<sup>ème</sup> Corps, dont le quartier général se trouvait au château de Lepeau, aux environs de Vendôme. Le 16 décembre, il reçut l'ordre d'aller remplacer le général Paris qui occupait sous Vendôme les Tuileries avec la 1<sup>ère</sup> Brigade. ... il effectua en quatre jours de marche forcée et par la neige la route de La Châtre aux environs du Mans ... puis il dû, près de la route de Pontlieu à Parigné l'Evêque, attaquer les Prussiens à la baïonnette, fit beaucoup de prisonniers et put conserver ses positions ... Eugène Bérar a été fait officier de la Légion d'honneur à la suite de ces événements.*

En 1871, il re-intègre la marine. Il est noté "homme bien élevé, du meilleur monde. Tenue bonne, santé très bonne, intelligent". Mais en Guyanne, il a contracté du paludisme, sa santé se délabre et pendant 8 ans, il n'occupe que des postes sédentaires et secondaires, tel commissaire du gouvernement près le conseil de guerre. Il s'intéresse moins à son métier pour se consacrer à son domaine des Chagnes, aux Mathes. Cela lui vaut des mécomptes car il n'a plus de service à la mer. Devant la perspective de la retraite, il cherche un embarquement qui lui permette d'accéder au grade de capitaine de vaisseau et il rejoint le cuirassé SAVOIE comme second. Il supporte mal l'embarquement et l'exprime dans ses lettres à sa femme :

*"... le métier de second est un métier de galérien ... ma santé est assez bonne mais je suis tout démoralisé ... je n'ai dans dans ma tête et au coeur qu'un doux souvenir de ma vie auprès de vous deux ... j'avais trop pris l'habitude de vivre entre toi et mon fils ... je regrette les Chagnes, que veux-tu ! J'ai essayé de goûter à tout et rien au monde ne me paraît plus beau que de vivre heureux et tranquille dans l'obscurité ... fugit gloria mundi ... Je me croyais plus fort que celà, je n'arrive pas à m'y faire ... Dieu sait si j'aurais besoin de recevoir souvent de bonnes lettres pour me soutenir dans l'enfer de ruses, d'intrigues, de mauvaise foi dans lequel je me suis volontairement fourré ... "*

Une inspection générale l'accable :

*"J'ai trouvé le commandant Bérar complètement étranger aux détails de son service. Comment en serait-il autrement ? Cet officier avait certainement de bonnes qualités mais, étant resté neuf ans et demi à terre, où aurait-il pris les habitudes des grands navires et surtout du métier de second ? ... il encombre les cadres de la marine sans avantage pour la marine ..."*

Il débarque malade avec une hépatite chronique :

*"Cet officier est un homme entièrement usé, trop usé pour pouvoir désormais rendre des services .... "*

Il est mis à la retraite comme capitaine de frégate, à 53 ans. Sa carrière, commencée sous les meilleurs auspices, s'est infléchie après vingt ans de services, de séjours prolongés sous les tropiques, et les maladies qu'il y a contractées : paludisme, dysenterie et hépatite.

#### SA VIE DE FAMILLE

En 1858, à 32 ans, il épouse une jeune fille de 20 ans, Aimée EASME de la CROIX. Il a réussi à se faire agréer par son futur beau-père qui, dans ses "Souvenirs", relate ainsi l'épisode, les mots soulignés l'étant pas lui :

*"... plusieurs partis se sont présentés ... Monsieur Bérar, lieutenant de vaisseau ayant su lui plaire et remplissant en partie les conditions que je désirais, honneur, délicatesse, et les mérites qui conduisent aux grades supérieurs, je lui accordais ma fille ..."*

Aimée est fille unique. Son père appartient à la petite noblesse saintongeaise et a beaucoup souffert de la tourmente révolutionnaire qui a ruiné les EASME. Il n'a pu se sortir de la misère qu'à force de travail, d'ordre et d'économies. Il a même réussi à reconstituer une certaine fortune et il peut doter sa fille d'un fort beau domaine, celui des Chagnes aux Mathes : maison de maître, vastes chais, 11 hectares de vignes, 6 hectares de bois, 3 hectares de terres labourables, 28 hectares au total, d'une valeur vénale d'au moins 60.000 francs de l'époque et d'un revenu annuel de 2.200 francs. Mais Eugène et Aimée faisaient plus qu'un mariage d'intérêts, un mariage d'amour qu'Eugène évoque avec nostalgie vingt ans plus tard, alors qu'il est embarqué sur le SAVOIE :

*" ... elle est admirable, chère Aimée adorée, la bonne petite lettre que tu m'as adressée pour l'anniversaire de notre mariage. Quand je me rappelle ce beau jour, je suis tout joyeux. Vingt ans de plus sur nos pauvres têtes, c'est beaucoup. Pour toi ces années ont passé pour ainsi dire sans te toucher .... je t'embrasse partout, partout ...."*

*"... je n'ai dans le monde que deux affections au coeur : un amour profond pour toi et qui, pour ainsi dire, n'a fait qu'augmenter depuis vingt ans que nous sommes mariés ... tu dois être heureuse et fière d'être depuis vingt ans la femme légitime et la maîtresse bien aimée de ton mari ..."*

-:--

Ils ont vécu très longtemps entre Rochefort et la maison des Mathes. Jusqu'à la guerre de 1870, c'est à dire pendant 12 ans, Aimée a connu la vie de femme de marin, avec un mari affecté sur des navires en campagne, qui ne revenait qu'épisodiquement. Aux Chagnes elle retrouvait père et mère. Cela fût probablement une des raisons mal exprimées des multiples conflits qui ont surgi entre Easme et Eugène. Ce dernier avait besoin de son beau-père pour ses continuels problèmes d'argent, et lui s'immisçait dans leur vie intime et lui faisait des reproches. Les deux tempéraments étaient incompatibles. Eugène avait des facilités en

tout, de la prestance, des besoins pour "paraître", l'argent facile, et s'endettait imprudemment. Easme n'avait réussi à sortir sa famille de la gêne qu'à force de travail, d'ordre, de privations. Il avait connu l'abandon et une complète absence d'éducation lors de son enfance sous la Révolution, cela lui donnait le sentiment d'être un lourdaud; par réaction, il survalorisait une certaine "délicatesse". D'un côté un prodigue, de l'autre un homme intelligent mais besogneux, presque avare, qui considérait le gaspillage comme un vice, la générosité comme une faiblesse, et qui, de surcroît, avait tendance à moraliser. Le conflit était fatal et Aimé l'exprime dans ses lettres :

*1867 "... ne pouvant voir avec indifférence s'écrouler la position que j'ai faite à ma fille .... il me restait un dernier espoir dans la naissance de ma petite fille Marie mais l'amour paternel n'a pas eu assez d'empire pour supprimer les dépenses qu'on fait pour un enfant adoptif qui est à leur charge depuis sept ans (cf annexe 1) et depuis cinq en pension entière. Tout ce qu'on a dépensé et dépense est donc au détriment de cette bonne petite Marie qui, selon mes prévisions et mes craintes, serait bien utile pour son éducation ...*

*1870 d'Aimé à sa femme "... il nous eût été bien plus agréable d'agir avec plus de confiance mais le passé nous met en garde contre l'avenir ... les (?) ... qu'on donne avec douceur sont souvent reçus avec dédain et mépris ..."*

*1870 d'Aimé à sa fille "bien de mes prévisions se sont malheureusement réalisées ... tu as déjà fait de grands sacrifices pour ton mari qui n'ont pas entièrement couvert ses dettes; mais son attachement pour son fils me fait espérer qu'il n'exigera pas de toi ce que la nature exige de lui conserver ..."*

On voit l'immixtion du beau-père dans les affaires du couple. Comment Aimée réagissait-elle entre père et mari ? Par tempérament, elle était généreuse, donc probablement plus proche d'Eugène.

Le couple a connu des joies, des heurts, des réconciliations. On en sent dans les lettres qu'Eugène envoie à Aimée lors de son embarquement sur le SAVOIE :

"Enfin, tu m'as écrit ... ah petit diable, tu es bien Easme quand tu crois qu'on t'a fait quelque chose qu'on ne devrait pas, tu le fais bien sentir. C'est mal, enfin je t'ai grondée. Je t'embrasse comme un fou car je t'aime de même ..."

"Allons vite, un peu de calme dans ce grand coeur et cette jolie petite tête ... tu pleures depuis mon départ ..."

"Je comptais recevoir une lettre des Châgnes qui m'aurait donné quelques nouvelles de ce que tu fais ... si par exemple ton petit coeur n'aurait pas un coco. Enfin je dis des tas de bêtises, c'est la preuve que je m'ennuie fort ..."

"Ne laisse pas ta pauvre petite tête travailler comme celà. Tu te créés des fantômes qui n'existent que dans ton imagination.."

"Quand tu viendras à Toulon, apporte deux jolies robes à la mode ..."

"Nous déciderons ensemble de ce que nous aurons à faire pour employer le mieux possible le temps qui nous reste à vivre ... adieu chère adorée, sois sage et aime moi toujours ainsi que ton petit Jean ..."

1878 : "Il y a 3.000 frs à payer. Ta mère, je la connais, ne nous laissera pas ennuyer ... si seulement j'avais six mois devant moi, je les réglerais haut la main ... je jure bien que je n'en ferai jamais plus ..." (des dettes)

Ils ont toujours eu des problèmes aigus d'argent. Nous avons vu Easme les évoquer et, sans doute, n'avait-il pas tort. Dans presque chacune des lettres d'Eugène, il en est question, et il serait lassant de tout citer.

-:--

#### LEURS ENFANTS

En 1861, naît et meurt leur premier enfant. En 1866, naît une fille, Julie, qui meurt de la diphtérie vingt mois plus tard. Les parents sont choqués. Aussi lorsque le troisième, Jean, naît en 1870, il est l'objet d'un investissement affectif intense et source de beaucoup d'anxiété qu'Eugène exprime dans ses lettres :

" ... ce que tu me dis du violent accès de fièvre qu' a eu mon cher Jean m'a rendu malade. Que deviendrions-nous, mon Dieu, si nous perdions cet enfant adoré ..."

A Jean : "je ne vis pas, je meurs d'inquiétude, cependant tu m'avais bien promis de m'écrire tous les lundis, tu fais comme ta bonne petite maman, tu m'oublies cependant que je t'aime tant"

"... Continue à travailler et le Dieu des bonnes gens te bénira ... je ne puis que te faire des compliments sur la manière dont tu tiens la tête de ta classe. Tu as compris que c'était dans le travail qu'étaient ta fortune et ton avenir. Tu parviendras. Tu es intelligent. Il faut de la volonté, tu l'as..."

A Jean, à Saint Cyr : "... c'est avec un plaisir indicible que je vois que tu vas toujours à ce noble jeu d'escrime. J'étais autrefois un rude jouteur, une vaillante lame; mais demande aujourd'hui que sont devenues les neiges d'antan ..."

"... tu fais ta manoeuvre du soldat. Que tout celà doit te faire grand bien. Je te vois d'ici, grand, fort, bien découplé, respirant la vie à pleins poumons ..."

Leur quatrième enfant, André, mon père, naît dix ans après Jean. Eugène avait 54 ans, il était malade, usé; il venait d'être mis à la retraite, contre son gré. Il était couvert de dettes et ses ressources pécuniaires s'en trouvaient diminuées. Comment l'attente d'un enfant fût-elle vécue ? Pourtant, sans cet enfant, la branche Bérrar se serait éteinte peu après puisque Jean sera tué en 1895.

Les dernières années d'Eugène sont marquées par la détérioration de plus en plus prononcée de sa santé : maladie de foie, dysenterie, bronchite. Il est mort le 2 décembre 1890, emporté assez rapidement par une congestion pulmonaire. Comment a-t-il accueilli la mort ? Ce fût probablement dans la Foi chrétienne puisqu'il écrivait peu avant à Jean :

"... il y aura bientôt dix neuf siècles qu'un Sauveur nous est né, que Dieu nous a envoyé son fils pour nous enseigner cette douce morale qui, depuis si longtemps, fait vivre l'humanité. C'est une fête douce à mon coeur que cette fête de Noël et c'est toujours avec reconnaissance infinie que, ce jour là surtout, j'ouvre mon coeur à Dieu pour le remercier de tous ses bienfaits".

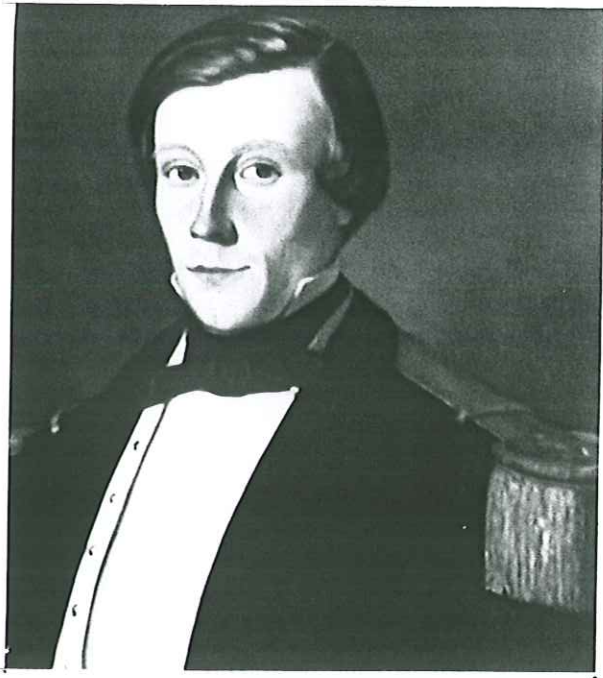


Aimée lui a survécu 17 ans dans une détresse qui n'a fait que croître. Cinq ans après son mari, elle a perdu Jean, son fils aîné qui a été tué dans des opérations militaires. Avec lui, elle perdait non seulement un fils très chéri, mais également un soutien essentiel, tant pour elle que pour l'éducation d'André. A partir de cette époque, elle a sombré dans la misère. Ses biens, ses meubles, ont été saisis et vendus sur la voie publique à Royan !

*"... elle n'avait aucun sens de l'argent, elle prêtait, elle donnait à tous ceux qui lui demandaient ... c'était un vice, disait avec pitié André qui avait la plus grande indulgence pour sa mère ...."*

Elle est morte à 69 ans, le 4 mai 1907 à Royan et elle est inhumée dans le caveau familial des Mathes.

-:-:-



**Eugène BERAR**  
Officier de Marine  
1826 - 1890



**André BERAR**  
1880 - 1953



**Madame André BERAR**  
née Marguerite de LENS  
1883 - 1964

#### 4 ANDRÉ BERAR 1880 - 1953

André, mon père, est né à Rochefort le 17 juillet 1880.

Son père a, alors, 54 ans. Officier supérieur de la Marine, il a été mis à la retraite 18 mois plus tôt. Sa santé est délâbrée. Après avoir mené bon train et avoir connu des honneurs, il est presque ruiné, couvert de dettes, et tire le diable par la queue. Sa mère n'a que 41 ans, elle est gaie, active, pleine de santé et assume la marche du foyer. Mais elle est trop accueillante, généreuse, voire prodigue, incapable de gérer le budget. Et Jean, son seul frère, a 10 ans, est fort, brillant, et est l'objet de toutes les ambitions de ses parents.

La constellation familiale est assez large. La vieille grand mère, Désirée EASME de la CROIX a 86 ans, elle aide souvent financièrement le ménage de sa fille. Elle mourra neuf ans plus tard.

Les rapports avec la famille plus éloignée sont complexes. Les relations valorisantes sont recherchées, celles des cousins d'Humières ou Saulses de Freycinet, dont fortune, situation et rang social sont flatteurs. Tandis qu'il est peu question de l'oncle Alexis, le frère d'Eugène, qui, débilard, est resté matelot toute sa vie. Celui-ci avait deux enfants, qui étaient donc les cousins germains de mon père. D'eux, je n'ai jamais entendu parler, et ai découvert leur existence sur un faire part .....

En 1880, chez les Bérrar, âge, santé, problèmes financiers, tout contribuait à créer un climat d'anxiété. On peut se demander comment André a été accueilli ... N'a-t-il pas été d'abord perçu comme une charge nouvelle dont les parents se seraient bien passés, et lui, ne l'a-t-il pas ressenti de façon inconsciente ? Cela expliquerait l'angoisse flottante qui l'a poursuivi.

Quelques traits de lui, enfant, passent à travers des lettres de son père :

*1885 : "... ton petit coquin d'André ... il est bien et il garde bien précieusement par devant lui son joli petit défaut de ne jamais dire la vérité ..."*

*1886 : "... il est toujours aussi mignon ... il a été pris d'un embarras gastrique, avec celà toujours de la fièvre et par moment le cher petit délirait ... le médecin était inquiet, moi encore plus que lui ..." "... André est redevenu ce qu'il était, une vermine ..."*

*1889 : "André est toujours avec une ardeur nouvelle à son travail. Je crois qu'il pourra écrire couramment à la fin de l'année ... L'année prochaine, il sera temps de l'envoyer à Pons ..."*

Il entre effectivement au collège de Pons, tenu par des frères, en 1890, à 10 ans, quelques mois avant la mort de son père. Pensionnaire, il ne revient chez lui que pour les vacances. Il y est très malheureux et développe une mentalité d'abandonnique, de rejeté qu'il conservera toujours. De plus il y acquiert une haine farouche envers le clergé, qui s'étend à tout ce qui est religieux.

La mort de son père ne semble pas l'avoir beaucoup affecté. Dans ses lettres de l'époque, il en parle à peine. Il avait de lui l'image d'un vieillard maladif. Il était plus attaché à sa mère, et cet attachement durera toujours. A son frère Jean aussi, qui avait alors 20 ans, était à Saint Cyr et tenait le rôle de substitut paternel.

Mais, cinq ans plus tard, Jean, devenu officier, est tué dans des conditions glorieuses, à Tombouctou. Cette mort a été grave pour André quant à ses conséquences. Jean était le soutien de la famille. Après ce drame, sa mère sombre dans une profonde dépression, elle gaspille le peu de ressources qui lui restent et s'endette au point que tous ses biens sont vendus sur la voie publique de Royan. L'ambiance est critique, André échoue à tous les examens et il est obligé de partir pour Paris pour tenter de trouver une situation, avec quelques seuls francs en poche.

De 1899 à 1914, il exerce divers métiers. De ce temps, il ne parlera presque jamais, tellement il lui rappelle un vécu douloureux. Ma mère l'évoque dans ses "SOUVENIRS" :

*"... un jour, il m'avait dit que lorsqu'il était venu à Paris pour s'y débattre - il n'avait alors que 19 ans - il avait été trouver le cousin germain de son père, le comte de Saulses de Freycinet qui était alors ministre de la guerre. C'était la seule personne qu'il connaissait à Paris et qui devait beaucoup à sa mère. Il lui avait demandé son aide. Freycinet, on peut le comprendre, avait d'autres chats à fouetter, il lui avait répondu de chercher un emploi, qu'il l'appuierait ... au fond il avait sans doute honte de lui ... il lui avait envoyé ses vieux habits par son valet de chambre. André prit celà pour un outrage : très fier, il résolut de se tirer d'affaire tout seul. Il y réussit, mais à quel prix ! Il connut dans une chambre misérable la faim, parfois le pain trempé dans du vinaigre. Dans la détresse où il se trouvait, il se durcit, devint farouche ... "je me raccrochais, me disait-il, à la seule chose au monde qui me semblait valoir la peine de vivre, la famille. Car je me souvenais de la douceur de mon foyer d'autrefois, je pensais à ma si bonne mère ! C'est ce souvenir qui m'a soutenu et sauvé ! Je me suis juré de rester honnête afin de créer un nouveau foyer digne de celui que je n'avais plus ..."*

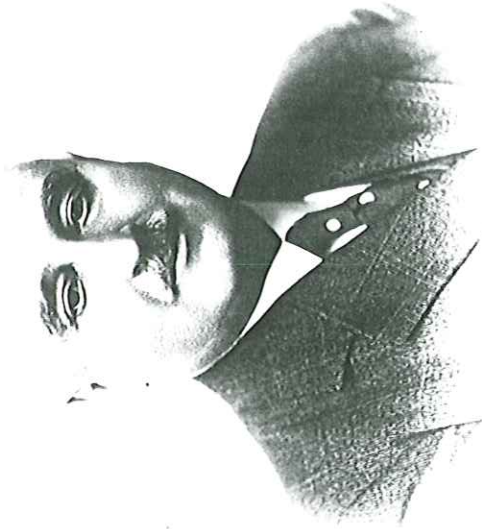
Ce texte situe assez bien l'état d'esprit persécuté d'André, mais il ne tient compte de ses tendances à dramatiser et à embellir le passé. Les faits contrôlables qu'il énonce ne correspondent pas à la réalité : ainsi le Freycinet, ministre de la guerre, n'est pas comte mais baron, n'est pas le cousin germain de son père, mais un lointain cousin par alliance (cf chap 6, Claude René B.), et, inversement, les Bérar, depuis le mariage de la grand tante Clémentine avec un Freycinet, ont souvent été aidés, voire protégés par les Freycinet. La déformation du passé, dans le sens de l'embellissement ou du dramatique a été un trait constant, aussi bien de mon père que de ma mère.

-:--

Arrive 1914, la première guerre mondiale. André, grand anxieux dans la vie courante, s'y épanouit. Son angoisse, au lieu d'être flottante, peut se poser sur des menaces précises, et il en est soulagé. Son hérité de marin soldat, un sens du commandement, une assurance devant les situations périlleuses, lui permettent de multiples actes de bravoure et des actions d'éclat.



Madame André BERAR  
née Marguerite de LENS  
1883 - 1964



André BERAR  
1880 - 1953

Parti simple soldat, présent dans les combats les plus meurtriers, tels le chemin des Dames et Verdun, il est lieutenant lorsque les Allemands le font prisonnier le 31 juillet 1917. Il le restera 16 mois.

-:-:-

Marguerite de LENS

Elle est née à Paris le 10 avril 1883 et est la seconde des cinq enfants d'Emile DELENS et de Berthe FERRY.

Son père a 40 ans; chirurgien des Hopitaux, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, il est auréolé de prestige et tout ce qu'il dit sera, pour Marguerite, parole d'Evangile. C'est un homme frêle, de petite stature, droit, rigide, froid, glacial même, d'une "parfaite dignité", mais qui se détend toutefois en famille. Sa mère est beaucoup plus jeune, elle est jolie, bohème, active, infiniment plus chaleureuse que son mari. Elle a apporté au ménage une dot confortable qui permettra une belle aisance. L'enfance de Marguerite se passe dans un appartement luxueux, rue Marbeuf, près des Champs Elysées, muni de l'électricité, d'un ascenseur; la famille est servie et, tous les ans, elle part en vacances. Elle est donc privilégiée.

Les cinq enfants sont intelligents et tous ont eu de belles situations. Les deux garçons sont devenus, l'un ingénieur, l'autre diplomate; Aline, l'ainée, artiste, auteur de plusieurs romans sur le Maroc; Marie Thérèse, femme d'affaire et artiste. Mais, derrière ces réussites, le climat de la famille est fortement névrotique.

Jeune, Marguerite est très jolie, elle s'habille avec beaucoup de chic, elle est excellente danseuse, bonne musicienne artiste, cultivée. Ses succès sont multiples et elle fréquente la meilleure société.

Elle s'est éprise d'un jeune polytechnicien, Maurice RIVET avec qui elle a été fiancée. Mais cet amour sera tragique car il contractera la tuberculose et mourra au bout de quatre ans. Elle ne l'oubliera jamais. Après sa mort, elle voyagera, passera de longues périodes au Maroc, en Tunisie et en Russie. En 1912, elle accompagnera à Berlin son frère Adrien, alors jeune attaché d'ambassade, et y restera presque jusqu'à la guerre. Lors de l'offensive allemande, Marguerite est dans sa famille qui se replie à Angers, et là, elle fonde une oeuvre, la FAMILLE DU SOLDAT.

*"... l'idée nous en était venue parceque ma mère, s'occupant des malheureux réfugiés du Nord ... se rendit compte du dénuement extrême des soldats des régions envahies, dont un dépôt se trouvait à Angers ... Nous avons pris alors la résolution de leur venir en aide ... sous le nom évocateur de LA FAMILLE DU SOLDAT commença l'extraordinaire naissance d'une immense famille que je pris en charge et qui allait me donner autant de joies que de tristesses, de soucis que d'occupations ...*

*L'idée s'en répandit comme le feu dans une forêt; elle enthousiasma les angevins, ils y répondirent par centaines. Cela marcha si bien que, rentrée à Versailles au début de 1915, je compris que, pour donner à notre oeuvre l'extension qu'elle méritait, il fallait demander à Monsieur Jules Cambon, dont le nom prestigieux était connu de tous, de présider la FAMILLE DU SOLDAT ... aussitôt il s'occupa de l'oeuvre, il alla voir Maurice Barrès, de l'Académie Française et député de Paris, qui faisait alors dans l'"ECHO DE PARIS" des articles très lus et très cotés, soutenant avec feu le patriotisme des français. Celui-ci fit aussitôt paraître son fameux article "En causant avec Monsieur Jules Cambon", en première page et sur deux colonnes du journal. Il eut un succès retentissant, non seulement en France, mais à l'étranger, dans les pays amis, dans nos colonies ... l'idée même, sous l'appellation de "marraines de guerre" s'en répandit, fit germer des oeuvres similaires. Pour notre compte nous avons eu un chiffre record de soldats adoptés, plus de vingt cinq mille ..."*

Marguerite avait elle même quelques filleuls, et parmi eux, André. Voici comment elle le raconte :

*" ... un jour je reçus une lettre venant du front, d'un sergent, qui était signée André Bérrar. Il avait appris par un journal l'existence de LA FAMILLE DU SOLDAT et il sollicitait une correspondante car il était orphelin, absolument seul au monde et ne recevait jamais de lettre de personne ...*



*Emue par cet appel dont le ton était si digne, je la mis à part. J'écrivis au sergent Bézar que, dans les conditions où il se trouvait j'allais lui chercher parmi mes amies, une jeune fille qui, par sa correspondance, serait capable de l'intéresser ... André Bézar m'écrivit pour me remercier. Sa lettre, assez longue, dénuée de toute forfanterie, d'un style simple et original, faisait penser aux oeuvres de Jean Richepin par le milieu qu'elle évoquait et la manière rude de les traiter. Assurément, il n'était pas un homme ordinaire, rien en lui n'était banal. Il souffrait de sa déchéance sociale, du milieu dans lequel il était tombé, qui n'était pas le sien; il avait connu la vraie misère seul à Paris où il s'était débattu; il était presque heureux à la guerre, l'esprit en repos ..."*

Dans sa solitude, il tombe amoureux d'elle, cela ne surprend pas : jolie, intelligente, distinguée, d'un milieu social de même niveau que celui qu'il avait connu dans son enfance, elle lui paraît constituer la planche de salut pour lui donner un but et le revaloriser.

*"... la correspondance s'établit entre lui et moi ... devenant de plus en plus active de sa part, j'étais entraînée à lui répondre. Il s'accrochait à l'espoir d'avoir trouvé une amie de son monde qui lui donnerait une vraie raison de se battre ... je l'avais invité à venir me voir au cours d'une de ses permissions et il me connaissait, moi et ma famille. Je commençais à le bien connaître aussi. Physiquement, il n'avait rien pour me séduire, si ce n'est son regard si bon, si heureux. Petit, trapu, entièrement chauve, il donnait l'impression d'une force de la nature, d'une puissance concentrée ..."*

--:--

#### LE COUPLE ANDRÉ - MARGUERITE

Après divers épisodes, ils se sont mariés le 18 octobre 1919 dans la vieille petite église de Criquebeuf en Caux, près de Fécamp, où Marguerite était installée chez des amis de longue date, le peintre Dieterle et ses filles. Il est difficile d'imaginer deux êtres plus dissemblables. Elle n'était pas amoureuse, et elle n'avait pas oublié Maurice Rivet, son fiancé mort huit ans auparavant. Artiste, portée sur la spéculation philosophique, elle méprisait la "chair", c'est à dire la sensualité, l'alcool, le tabac, la gastronomie; elle était réservée tant dans son maintien que dans ses expressions. Elle était ordonnée, méticuleuse, perfectionniste.

Lui, au contraire, aimait la bonne chère, les vins, les femmes, et il affichait un franc mépris vis à vis des intellectuels et des artistes. Il était expansif, son langage était ponctué de jurons et d'expressions qui la choquaient. Il ne prenait guère de précautions, ne se préoccupait pas des détails. Pourtant le couple s'est formé et soudé. La raison en ce qui le concerne est évidente. Elle l'est moins en ce qui la concerne. Elle la justifie par des considérations telles que l'estime, l'affection, la pitié pour sa solitude. Peut-être est-ce également parcequ'elle avançait en âge, que la guerre avait fait une hécatombe parmi les hommes de sa génération. Peut-être éprouvait-elle aussi le besoin de compenser les côtés trop intellectuels et névrotiques des de Lens :

*"... car il se battait dur, était un homme dur. La guerre semblait être son élément naturel, elle courait dans ses veines, jamais il ne s'en plaignait ! Mais tout au fond je le sentais sensible et pitoyable pour tous ... il savait mener les hommes, la peur semblait ne pas le toucher, il aimait la lutte franche, serrée, brutale ..."*

Moins fragile, moins dépendante affectivement que lui, avec son angoisse d'abandonnique, très vite, elle l'a dominé sur le plan familial et leur vie commune a été pendant longtemps une route mal pavée. Elle acceptait difficilement un niveau social et un train de vie beaucoup plus modeste que ce qu'elle avait connu pendant sa jeunesse. Ils eurent des difficultés à se tolérer tels qu'ils étaient. Elle était frustrante et culpabilisante pour tout ce qui était de l'ordre de la consommation, vin, alcool, tabac. Au bout de peu d'années de mariage, elle lui imposa de faire chambre à part et de renoncer à toute vie intime. Il s'est soumis en réagissant par des colères violentes qui étaient des manifestations d'impuissance. Il a fini par faire une dichotomie entre la femme-mère du foyer, qui entretenait son image de femme intouchable, et d'autres femmes faciles, à l'extérieur.

Mais le couple se soudait sur d'autres plans. L'amour de l'argent les unissait au delà des divergences. Cette passion était rationalisée par les nécessités réelles d'assurer la sécurité de leur vieillesse et de préparer l'avenir de l'enfant. Cela était aisément compréhensible chez André qui avait été traumatisé par la ruine de ses parents, par la misère sordide que sa mère avait connue dans sa vieillesse et par les difficultés dans lesquelles il s'était lui même débattu. Il avait la hantise que de telles épreuves ne se renouvellent. L'argent représentait la sécurité, il prenait de ce fait un caractère sacré. Le "magôt", le "petit million" emplissaient les conversations, en contester l'importance était impardonnable.

Pour l'acquérir, avec une situation de commissionnaire en transports maritimes et internationaux, André s'est battu pour emporter des affaires dont il suivait le bon déroulement avec anxiété, en courant la place de Paris. Il plaçait ses économies en bourse et en suivait maladivement les cours. Leurs chutes lui faisaient évoquer la perspective de "mourir sur la paille".

André et Marguerite se retrouvaient également sur l'amour qu'ils portaient à leur fils, à moi. Il condensait tous leurs espoirs, il était leur raison de vivre. Ils projetaient sur lui aussi bien leurs ambitions, leurs désirs (qu'il fasse Navale, où André avait échoué) que leurs angoisses (comme officier, il sera fonctionnaire et n'aura pas à s'inquiéter pour l'avenir, il aura une retraite). Qu'il devienne "distingué" comme l'étaient les de Lens !

Ils se "sacrifiaient" donc pour lui, ils engageaient des dépenses hors de proportion avec leur situation. Mais l'enfant ne répondait pas à leur demande. Sa relation avec eux s'était structurée très tôt sur un mode conflictuel, d'abord somatisé par une entérite chronique, comme une mère perfectionniste et possessive en engendre souvent, puis avec une opposition globale mais inexprimée, marquée par un refus scolaire ... quelle déception !

Se demandaient-ils si le projet de vie qu'ils présentaient, si le malthusianisme qu'ils professaient, si l'exemple de leur vie conjugale aux mésententes violentes, si une vision pessimiste du monde, si, tout cela pouvait être très motivant pour l'enfant qui n'était pas à même de faire la part des choses et de comprendre qu'ils devaient être excusés d'être ainsi. Car le couple était très névrotique, et la névrose est une maladie. Elle leur faisait percevoir le monde comme hostile. André vivait ses relations avec ses collègues et avec la famille sur le mode persécuté/ persécuteur. Il développait une jalousie quérulente vis à vis de ceux qui réussissaient et du mépris vis à vis de ceux qui "jouissaient" ou gaspillaient.

Cette époque, dont je garde personnellement un souvenir pénible, Marguerite la commente avec un autre regard et une certaine sérénité dans ses "SOUVENIRS" :

*"... 1921 : l'enfant que nous désirions s'annonça. Il allait devenir notre grande raison de redoubler, d'activer nos efforts.*

*Le moment était venu de chercher un logement plus grand ... on nous indiqua un appartement (28 rue Pierret à Neuilly sur Seine) ... c'était l'idéal pour nous ! Six pièces, cuisine, au quatrième étage, dans une ancienne maison genre province, à l'extrémité d'un grand passage privé composé de maisons particulières et de jardins. On était au mois d'avril, des lilas en fleurs embaumaient de tous côtés. Le prix nous convenait car la maison, ancienne, était dépourvue de tout confort moderne et même l'électricité n'y existait pas. La porte d'entrée avait un cordon qu'il fallait tirer ...*

*André voyait, à la naissance de son fils, ses souhaits les plus chers se réaliser. Il avait acquis par son intelligence et son travail la considération de tous, qui le rehaussait dans la société, le reintégrait à sa place véritable. Il avait retrouvé son milieu, s'y mouvait facilement. Sa vie, d'impitoyable qu'elle avait été, lui semblait douce, sinon facile.*

*... outre notre existence qu'assurait son travail, André, chef de famille, devait encore songer à notre vieillesse. Les retraites de l'Etat ne concernaient encore que les fonctionnaires ... il fallait donc économiser, se constituer un capital si on ne voulait pas risquer de mourir de faim quand on n'était plus en état de travailler ...*

*... André était généralement soucieux comme le sont les hommes chargés par la difficulté des grosses affaires disputées sur la place de Paris, et dont les nerfs, mis à rude épreuve, sont souvent tendus à craquer. Mais le fond de sa nature était gai, ardent, aimant la vie, et reparaissait dès qu'il était au repos. Il vivait intensément ... sa joie éclatait en nous apercevant. Son coeur si chaud et si bon nous entourait, nous accaparait; ses bras vigoureux nous serraient, me réchauffant de toute sa flamme ..."*

#### LA GUERRE DE 1939 - 1945 ET L'APRES GUERRE

Cette guerre a terminé une époque. André et Marguerite étaient en zone occupée par les Allemands tandis que leur fils naviguait avec les alliés. A la fin de la guerre, lui avait 65 ans et elle, 62 ans; l'enfant qui les avait quittés quelques années auparavant était devenu adulte, tenait à son indépendance et ne partageait pas beaucoup de leurs valeurs, de sorte qu'ils se trouvaient seuls ensemble. André, épuisé, avait perdu sa combativité. Elle, toujours pleine d'énergie, assumait vis à vis de lui un rôle de plus en plus maternel :

*"... André a travaillé jusqu'en 1952, huit mois avant de mourir. Il était âgé de 72 ans, il était épuisé. Pour l'arracher au travail, Jean et moi avons résolu de l'emmener au Havre où notre fils, ayant été reçu au concours du pilotage, venait de se fixer avec les siens. C'est notre Jean qui nous entraîna, qui nous permit de nous installer dans un appartement voisin du sien, avec tout le confort si nécessaire aux gens âgés ..."*

C'est un vieux couple uni que la mort a séparé après 33 ans de vie commune. Lui est mort le 28 mars 1953 d'une hémorragie cérébrale liée tant à des problèmes circulatoires chroniques qu'aux soucis qu'il continuait à se faire pour l'avenir et pour son capital. Elle lui a survécu 11 ans, en investissant son activité sur ses petits enfants qui se partageaient entre son appartement et celui de son fils. Elle est morte d'un infarctus du myocarde à 81 ans, le 6 décembre 1964. Elle et lui reposent dans le caveau de la famille Bérrar, aux Mathes, en Charente Maritime.

C O N C L U S I O N S

Avec André, finit actuellement l'histoire, puisque, plus pour bien longtemps, je n'en fais pas encore partie.

Pour faciliter les recherches des éventuels successeurs en généalogie BERAR :

- je suis né le 12 septembre 1921 à Paris (XIVème)
- j'ai été capitaine au long-cours, pilote du Havre de 1952 à 1981.

- dans le cadre de la Marine, j'ai obtenu un diplôme de psychologie de l'Université de Paris en 1962, ai créé et dirigé un Centre pour mineurs de la Justice de 1968 à 1977, suis inscrit sur la liste des experts psychologues près la cour d'appel de Rouen,

- ai épousé ma cousine issue de germain, Geneviève MORIN le 4 aout 1948. Nous avons eu six enfants :

- Jean François, né en 1949, ingénieur ECP, actuellement au CNRS, qui a épousé Annie ZENDEN en 1972, d'où Alexis, Maxime et Camille.

- Marie Dominique, née en 1951, docteur en médecine, psychiatre, qui a épousé Jean Pierre MAINGONNAT, d'où Fanny, Xavier et Anne Laure.

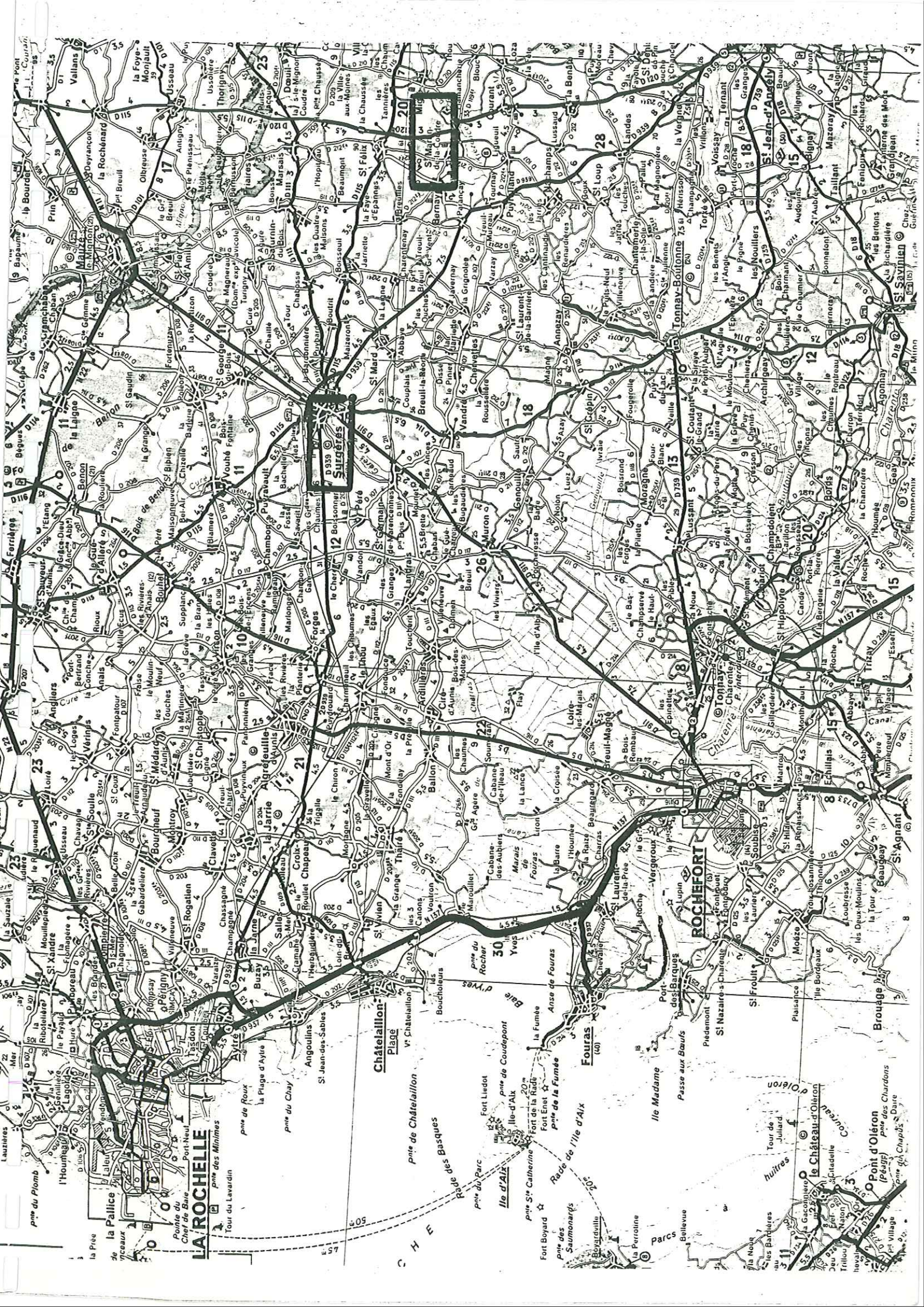
- Marie Christine, née en 1953, infirmière anesthésiste, qui a épousé Daniel LEVEQUE, d'où Emmanuelle.

- Marie Laure, née en 1955, médecin

- Jean-Luc, né en 1957, médecin, qui vit avec Mariline HAMON, docteur en médecine, d'où un enfant en attente.

- Pascal, né en 1966, en Maths Spé à Stanislas, qui présente des concours de grandes écoles.

Ils font espérer que l'histoire des Bérrar se prolongera longtemps.



LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

LA ROCHELLE

ROCHEFORT

FOURS

CHATEAULLILLON

SURGERES

MURON

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT

ROCHEFORT